

Il me faut faire un effort certain pour me souvenir de mes grands-parents, de ma grand-mère surtout que je voyais moins souvent et qui disparut quelques années avant mon grand-père.

Ce souvenir péniblement extirpé d'un passé déjà lointain, hélas, est curieusement et irrespectueusement accompagné par une odeur de sardines grillées. Ceci paraît absolument incongru si on ne sait que mes ancêtres habitaient un lieu de pèlerinage fort connu des environs de Guémené, et que le jour du "Pardon" la tradition voulait que quelques marchands de cidre, auxquels des planches posées sur des tréteaux tenaient lieu de tables, fassent griller sur un brasier niché entre de grosses pierres, des sardines salées. Ces sardines, combien odorantes, accompagnaient les bollées de "pur jus" et en même temps assoiffaient les clients affamés par la longue trotte accomplie afin de se rendre, dès les premières lueurs du jour, sur le placître du lieu saint.

C'est cette odeur qui nous accueillait dès que nous gravissions les dernières pentes de la colline où est juchée la chapelle.

Nous y arrivions le matin, hissés lentement dans la cariole tirée par le vieux cheval de Joseph, le cultivateur auquel mon père avait emprunté ce rustique moyen de transport ; tous un peu las de la quinzaine de kilomètres accomplis par des routes aux innombrables fondrières, ma mère surtout, mais si heureux de cet intermède qui rompait la grande monotonie de la vie d'alors. Il fallait arriver assez tôt pour pouvoir remiser cariole et cheval au bon endroit avant que toutes les places fussent accaparées par la foule des pèlerins et le clergé des environs ; c'est vous dire à quelle heure nous avions dû nous lever !

Tout gosse et peu enclin aux dévotions, j'errais parmi les boutiques d'objets dorés livrés à la naïve piété des pèlerins, des femmes surtout, qui, le soir, rentrés chez eux accrochaient ces souvenirs au-dessus de la grande cheminée pour accompagner ceux des années précédentes. Mon but était surtout la recherche des coins privilégiés, à l'écart de la chapelle, où se tenaient les fameux tréteaux des bistrots encadrés de futaillies et où un gomin, sur un gril rustique, rôtissait les fameuses sardines salées qu'il extrayait de la cage à la demande des consommateurs.

Ah ! ces fameuses sardines, à l'heure où sonnait midi et quand l'estomac bien vide depuis si tôt le matin, "creusé" par les cahots de la cariole, combien je les désirais ! Je les désirais d'autant plus que je savais très bien qu'il n'en serait pas servi au repas familial qui, ce jour-là, se voulait de plus d'apparat.

Si j'avais eu des sous je m'en serais peut-être offert malgré la défense horrifiée de ma mère. Non, je ne m'en serais tout de même pas offert car il m'eût fallu m'attabler au milieu de quelques pèlerins braillards, déjà bien imbibés de cidre après le premier office du matin ; il m'aurait aussi obligatoirement fallu commander l'inévitable bollée de cidre et, celà, vraiment je ne l'aurais pu !

Crénénan, je l'ai déjà dit, est juché sur sa butte boisée entre Guémené et Ploërdut et son haut clocher domine la campagne alentour. Pèlerinage très connu qui autrefois, voyait une foule innombrable prier N. D. de Crénénan et assister à sa belle procession afin, dit-on, de placer les maisons et les granges sous la protection de la Vierge, contre les incendies.

C'est un lieu dont l'histoire mal connue a, sans doute, aux temps néolithiques vu l'implantation d'un culte déjà dédié au feu et à l'eau.

Les Hospitaliers de Jérusalem à leur tour y fondèrent, dit-on, une maladrerie dont les monuments inclassables, sortes de bories, qui subsistent, seraient les seuls restes, les seuls témoins. Un grand et très vieil immeuble jouxtant la chapelle de ce lieu réputé en aurait été la maladrerie. Il y a quelques années, faute d'entretien, du respect aussi qu'on doit aux vieilles pierres de notre patrimoine, la commune qui en était propriétaire, le fit raser.

C'est dans ce bâtiment que mon grand-père, qui appartenait à une génération de tisserands, installa aux environs de 1850 ses rustiques métiers à tisser.

La chapelle bien qu'ancienne fut construite vraisemblablement au XVI^{ème} siècle et seul un énorme pilier intérieur appartient à un édifice beaucoup plus ancien. Le XIX^{ème} siècle a ajouté un exemple frappant de son mauvais goût en dotant la chapelle d'un affreux clocher qui n'a de mérite que celui de sa hauteur.

Mais il est temps de faire appel, à nouveau, aux souvenirs dont je ne serai que le narrateur, j'espère assez fidèle.

Nous sommes en 1871 et malgré la fin des tourments de la guerre, l'aisance n'est pas encore revenue dans les campagnes bretonnes et notamment dans ce lieu à mi-chemin entre la Cornouaille et le Pays Gwenedeg. Si la famine n'y sévit plus, la vie doit y être encore bien dure puisque c'est précisément de cette époque que mon grand-père parlait avec beaucoup d'amertume si j'en crois les récits rapportés par mon père.

Pour les tisserands qui, d'abord, m'intéressent, s'ils n'ont pas quelques arpents de terre à labourer pour ajouter à leurs revenus, la vie est bien dure si les bouches à nourrir se font nombreuses ; ce qui était chose fréquente à l'époque.

Tôt orphelin, mon grand-père avait appris son métier en grande partie chez un tisserand voisin et ami et, l'âge venu, il avait charroyé les énormes engins dont il avait hérité et les avait installés dans la maison qui alors appartenait à la Fabrique, c'est-à-dire à la paroisse.

Ayant donc loué les bâtiments à la Fabrique de Ploërdut, il lui avait fallu aussi subir les conditions imposées par le Clergé et stipulées dans le bail ... être le gardien vigilant de la chapelle, sonner les cloches le jour du Pardon et chaque fois que messe se dirait en ces lieux.

La proximité d'une route importante et aussi la foule imposante des pèlerins qui, à l'époque, venaient faire leurs dévotions en la chapelle, se distraire sur le placitre, les bourses bien garnies à cette occasion, faisaient de Crénénan le lieu le plus propice à l'installation d'un jeune tisserand de qualité. Ce Pardon, comme très souvent en BRETAGNE, était l'occasion de traiter bien des affaires ou, tout au moins, de "poser des jalons" avant de conclure des marchés qui ne verraient leur aboutissement qu'à la prochaine foire de Guémené, à la fin du mois. Cependant, sans attendre la foire, ma grand-mère avait vendu pas mal de pièces de toile que les fermières mettaient bien vite à l'abri de leur cariole avant que le Maître, leur époux, n'ait eu "à-y-mettre-son-nez" et ne puisse discuter le bien-fondé de cet achat qui ne dépendait que de la cagnotte amassée tout au long de l'année.

Quatre enfants naquirent au foyer du tisserand, bedeau occasionnel, et la rude vie ne laissa que peu de place aux distractions et à la fantaisie dont pourtant le brave homme était très amateur, friand même si je traduis bien l'expression employée par ma grand-mère, de moeurs plus austères, qui le qualifiait de "falla-zius" - fantaisiste un peu farceur -.

Deux filles d'abord virrent au monde puis, grâce à Dieu, deux garçons qui seraient aptes à perpétuer la lignée des tisseurs de lin au Pays Pourlet malgré les signes avant-coureurs de la débâcle prochaine que l'industrialisation allait faire subir aux artisans campagnards.

Comme tous les gens de métier en ces temps-là, mon grand-père se levait dès l'aube et parfois même la précédait, en été surtout, pour que le fil à travailler soit parfaitement souple. A la lueur d'un quinquet, le bonhomme y allait hardiment de la navette, accompagnant le bruit des lisses actionnées par les pédales, le claquement de la navette, d'une sorte de chant monotone propre à tous les gens de son métier qui devait remonter à la nuit des temps. C'était une lente mélodie, une querez bretonne, la seule sans doute qu'il sut fredonner et qui ne rythmait absolument pas les claquements, grincements, sifflements de la lourde machine mais lui donnait, sans doute, à lui, un moyen d'évasion et de rêverie.

Ses distractions étaient bien rares et peu variées puisque ses après-midi de dimanche étaient consacrées à faire une visite de politesse et d'amitié aux paysans des villages d'alentour : clients, cousins ou amis. Dès le dimanche la grand-mère préparait le chargement du char-à-banc pour, tôt le lendemain, prendre la route de Pontivy où se tenait le grand marché de la Région.

.../...

C'est aussi le dimanche, soir en revenant des visites qui lui servaient un peu d'alibi, que se réveillait le vieil instinct du braconnier. Il y a prescription, on peut le dire désormais, le tisserand braconnaît ferme dans les bois alors imposants qui ceignaient la colline, c'était son exercice préféré de l'hiver. En été, au grand désespoir de sa femme, il s'adonnait à un sport autrement dangereux qui lui était, disait-il, indispensable pour se dégourdir le corps. Il ajoutait d'ailleurs avec un sourire malicieux que l'exercice dont nous allons parler était une des obligations de ses fonctions de bedeau de la chapelle : aller de temps à autre voir là-haut si le coq du clocher n'était pas rouillé ! Bien entendu, il n'y avait rien de semblable dans le contrat de location de sa maison à la Fabrique mais c'était l'occasion inespérée de satisfaire son goût du risque.

C'est en s'aidant de la tige du paratonnerre qu'il se hissait jusqu'à la pointe du très haut clocher et, arrivé là, accroché par les pieds à la croix qui, elle-même, soutient le coq majestueux, se laissait pendre sans autre soutien.

Il n'y avait là nulle forfanterie de sa part et en Pays breton le fait d'accomplir un tel exploit était pour un homme jeune et vigoureux, seulement un signe de bonne santé. Pour un tisserand c'était quand même moins commun en raison de sa vie réputée sédentaire mais chacun a son tempérament n'est-ce-pas et puis cela devait être si bon, de là-haut, de faire rager son épouse qui, sur terre, régnait sans contestation !

Malgré la vigueur de son caractère de femme active et forte, pas commode dirait-on, ma grand-mère ne put jamais venir à bout de ce penchant à la facétie de son époux qu'aux alentours on surnomma - mais aux environs de Guéméné qui n'avait pas de surnom ? - : "Kah Kennan", le chat de Crénénan !

S'il savait parfois se distraire le tisserand n'en était pas moins un travailleur acharné et ses toiles étaient réputées pour leur finesse bien loin à la ronde puisque les amateurs éclairés venaient parfois d'Angleterre en acquérir.

.../...

Il ne tissait que le lin et, seule dérogation pour ses amis, il voulait bien fabriquer de la grossière toile de chanvre à usage de torchons mais à la condition expresse que le fil bien tissé lui serait fourni à la demande ; ses fileuses personnelles aux doigts délicats se refusant à grands cris de travailler matière si vulgaire ! On avait sa fierté n'est-ce-pas !

Si les rouets des fileuses ronronnaient dans la maison du tisserand ou même dehors suivant la saison, leur activité ne cessait que certains soirs, quand il n'y avait pas de "filage", ce qui était tellement rare. Aux quelques professionnelles attachées à la maison se joignaient, lors des filages, quelques femmes du village à la lueur de l'âtre et des chandelles de résine d'abord puis, plus tard à celle, combien plus belle, des bougies blanches.

On dut jaser beaucoup dans le village lorsqu'apparut au "filage" la première lampe "pigeon", à pétrole connu dans nos campagnes sous le nom de "Luciline". On murmura sans doute que "ar Gwiader", le tisserand, gagnait bien de bon argent et qu'il tenait à le montrer. Et pourtant il fallait bien que la lumière soit abondante car ces soirées prolongées étaient laborieuses et continuaient, après la pose du repas, le sempiternel travail de la journée.

Une différence notoire tout de même dans le comportement des ouvrières, c'est que de nuit, dans cette sorte d'anonymat feutré et bien chaud, leurs langues se déliaient et qu'au rythme des rouets, racontars et commérages allaient bon train.

Quatre, cinq, six fileuses... sans compter la maîtresse de maison, alimentaient un inextinguible bourdonnement où chacune pouvait faire son choix de ragots pour les rapporter en d'autres lieux à l'occasion mais aussi pouvait accrocher quelques bribes d'une mélodie illustrant une légende des temps jadis. Car on chantait aussi à cette époque et on chantait bien, on contait aussi les drames ou les joies des châtelains du manoir voisin de Coëtven au temps où sévissait en ces parages la célèbre Marion du Faouët, il y avait plus de cent ans de tout cela, mais la mémoire du peuple est d'une extraordinaire fraîcheur.

.../...

Ma grand-mère s'accommodait fort bien de ce bourdonnement, de ces caquets, de ces chants fredonnés, inarticulés, si pleins de la sève drue et douce à la fois du Pays Pourlet, sachant très bien que les complaints ne ralentissaient pas les fuseaux.

Le tisserand, qui tout le jour, ne se formalisait pas de ce qu'il nommait "des histoires de bonnes femmes" ayant bien autre chose à faire, le soir venu et sa pipe en terre fumée, filait bien vite se coucher. Il laissait son épouse orchestrer le concert des médisances et n'acceptait de prolonger la soirée que le samedi soir lorsque quelques voisins venaient tenir avec lui une conversation d'hommes, c'est-à-dire quelque chose de plus solide, robuste, sérieux, sans mesquineries ni allusions perfides. Entre femmes, disait-il, on s'entend mieux à éconcher les réputations du voisinage, cela ne porte pas tellement à conséquences parce qu'on sait bien que, bientôt on ira "à confesse" et qu'après, bien pardonnées, on pourra donner un saint et nouvel élan aux quotidiens coups de langue.

Et pourtant elles avaient de grands principes bien ancrés dans leurs petites cervelles, les fileuses de mon grand-père. Elles ne manquaient pas d'égratigner telle ou telle réputation, telle gloire villageoise qui, si on connaissait les dessous, n'était pas si glorieuse que ça et ceci et celà, et on dit que ...! Mais tout ceci, pour elles, n'était que petits péchés très véniels. Elles réservaient l'importance des péchés à des choses de leur choix, qui ne venaient pas de leur propre jugeotte mais qui leur avaient été inculquées dès leur plus tendre enfance, péchés qui conduisaient à grande vitesse aux flammes de l'enfer.

Mon père l'apprit un jour à ses dépends!

Or donc, jeune homme, arrivé en vacances scolaires la veille et ayant, une fois n'est pas coutume, fait un peu la grasse matinée, il s'était taillé pour compléter l'écuelle de soupe qui l'attendait près de l'âtre, une belle tranche de pain de seigle dans la miche dont la masse imposante et arrondie trônait en permanence au bout de la table-coffre, enveloppée dans un linge immaculé comme si elle attendait perpétuellement l'hôte ou le visiteur occasionnel. Une bonne tranche de lard rose et appétissant que savaient si bien préparer nos anciens, vint s'ajouter à la tartine et, "pradel" en bataille, le jeune garçon se rendit près des fileuses dont il adorait les intarissables histoires. Elles savaient d'ailleurs que, "ce-jeune-homme-qui-avait-de-l'instruction", aimait beaucoup les récits de la vie d'autrefois et ne manquaient jamais de lui narrer les plus belles de leur répertoire, celle où "l'Ankou", la mort, a toujours une place prépondérante mais aussi d'autres, plus lestes de facéties campagnardes dont fourmillait le pays Pourlet aux gaudrioles réputées.

Ce jour là donc, si attentives qu'elles fussent à leur rouet et à leur fuseau les conteuses stoppèrent net le choeur antique qui se mua en cri de furies. Les quenouilles se pointèrent, vengeresses vers le lard. Le garçon, qui avait compris, ne dut son salut qu'à une fuite précipitée... du lard, du lard, le Vendredi Saint !!! Il avait osé manger du lard le Vendredi Saint !

Quand les glapissements des mégères se furent un peu calmés et que le murmure de quelques prières expiatoires se fit entendre, le garçon revint au logis, dont il ne s'était d'ailleurs pas beaucoup éloigné pour achever en paix, sa collation matinale. Si la colère des fileuses le faisait sourire, l'air moqueur de son père et l'oeil glacé de sa mère le déconterancèrent pour de bon. Il n'y eut pas un mot de réprimande mais le lard disparut pour la journée de peur que le "Vieux" par pur esprit de contradiction n'imita le fils.

Mon père m'a toujours affirmé qu'il ne l'avait pas fait exprès mais je n'en suis pas si certain que ça. Ce fut lui d'ailleurs qui trouva la parade qui fit taire les coléreuses bavardes - "Vous travaillez bien, vous, le jour du Vendredi Saint !" - Quand après le "crime" on entreprit de le juger.

Eh oui, c'est vrai qu'on travaille mais on a tout de même été à la messe ce matin, à six heures, et il y a tant à faire ! D'ailleurs travailler le Vendredi Saint n'est pas un aussi grand péché que de manger du lard ce jour là et le Bon Dieu leur pardonnerait sûrement... à elles ! Bref l'incident fut, sinon clos, du moins mis en veilleuse pour un temps.

On n'était guère bigot, tout au moins le grand-père, dans la famille du tisserand et si on se pliait aux obligations des pratiques religieuses c'est qu'on était locataire d'un bien d'église et que, ma foi, c'était une habitude, une façon de ne pas se singulariser dans le milieu campagnard.

Cependant, ce qui faisait râger le grand-père, c'est que le jour du Pardon tout le monde des environs de la région vint s'empiffrer chez lui sans bourse-délier, c'était la coutume et peut-être aussi une des conditions tacites du bail, tandis qu'il ne lui restait pas à table de place pour ses enfants ni, plus tard, pour ses nombreux petits-enfants.

Il est vrai que l'occasionnel beureau, ce jour là, tirait un profit certain des largesses des pèlerins et que la vente des toiles, entre les offices, se révélait très fructueuse.

.../...

Nous l'avons déjà dit, quatre enfants étaient nés au foyer laborieux des tisserands : deux filles et deux garçons.

Pour les filles il n'y avait d'autre problème que de les bien élever et de les marier. C'est ce qui se fit sans qu'on ait pensé un seul instant à leur faire donner la moindre instruction tant était bien ancré encore à la campagne le principe qui voulait que l'instruction ne pouvait donner que de mauvaises idées aux filles, leur faire oublier leur condition paysanne. L'aînée eut l'occasion de parler français et de s'instruire un tout petit peu après avoir épousé un facteur des postes mais la seconde qui devint fermière ne sut jamais que le breton et ne s'en porta d'ailleurs pas plus mal.

Quant aux garçons, une vieille tradition familiale voulait qu'ils soient au moins un peu instruits afin, puisque le sort était de devenir artisans comme leur père, de savoir se débrouiller et de ne jamais se sentir humiliés devant un important marchand de toile ou un étranger. De toute façon rien ne pressait et d'ailleurs je ne suis pas certain qu'il y eut à l'époque, à Ploërdut, une école publique valable puisqu'une des premières institutrices à y être affectée fut, en 1888, la Comtesse Léon, Charlotte... petite fille de Napoléon 1er qui n'y resta que deux années avant d'obtenir sa nomination en Algérie. A Guéméné il y avait une école publique mais bien discrète et dont très certainement on n'avait pas connaissance à Crénénan.

Crénénan se trouvant à peu près à mi-chemin de l'une et de l'autre localité le choix de l'école ne posait, en lui-même, aucun problème, sauf peut-être qu'il semblait plus aisé de se rendre à Guéméné, le chef-lieu, par le vieux chemin qui, depuis tant de siècles le joignait presque en ligne droite à travers ce qui alors était le grand bois dont il ne reste que quelques lambeaux.

En vérité l'école ce n'était pas urgent, on y réfléchissait. Pendant ce temps de réflexion il fallait tout de même bien occuper l'aîné des garçons, mon père, et on le gagea chez des fermiers voisins et amis comme "bugul saout", petit gardien de vaches. Il atteignit ainsi ses dix ans et son destin semblait irrémédiablement fixé.

.../...

Pourtant la vie est faite de hasards et de rencontres, de chances, d'oublis, de miracles comme certains le prétendent et en l'occurrence ce qui advint ne put être qu'un miracle puisque Dieu lui-même, par curé interposé, en fut l'auteur !

Très souvent, en effet, le vicaire de la paroisse dont dépendait Crénénan venait dire sa messe en cette chapelle qu'il affectionnait particulièrement et, cela allait de soi, c'est le fils du bedeau qui, ce jour là faisait office d'enfant de chœur et "répondait" la messe tant bien que mal, plutôt mal m'a-t-il toujours dit. Mal ou bien c'était quand même un jour de liberté pour lui et le grand plaisir de déjeuner à la table familiale en compagnie de l'abbé Le Cam qui était de tous les membres du clergé qui fréquentaient la maison celui qui était le préféré parce qu'il était simple et franc.

Ce vicaire avait depuis longtemps reconnu la vive intelligence de son choriste occasionnel et compris que l'enfant avait aussi le désir de s'instruire. Il s'en ouvrit aux parents et insista vivement pour qu'il fut envoyé à l'école. "A dix ans il est grand temps, disait-il".

Oh, bien sûr, dans l'esprit des uns et des autres il n'était pas du tout question de faire des études prolongées mais seulement de savoir lire, compter et écrire un peu. Juste assez pour ne pas être, en arrivant au régiment, classé dans la catégorie des illettrés en grande partie réservée aux jeunes bretons à cette époque.

Le second fils, Julien, semblait paraître, avoir le désir de continuer le métier de son père et cela arrangeait bien l'aîné qui n'aurait marié fils et fuseaux que par respect de la tradition et obéissance filiale. Le tisserand lui aussi fut tout aise quand enfin la décision fut bien prise d'envoyer l'aîné à l'école plus longtemps, alors que le second, les rudiments appris, reviendrait aux métiers à tisser pour lesquels il avait plus d'aptitudes.

Après beaucoup de palabres familiales, auxquelles prenaient part l'abbé, il fut décidé ferme qu'Etienne irait à l'école "au Guéméné". Il irait là parce que le chemin qui y menait n'était pas plus long que celui de Ploërdut et aussi parce qu'on y avait une cousine qui voulait héberger le garçon à midi.

Etien

Il irait à la nouvelle école publique, bien sûr, parce qu'on n'avait pas le goût de s'offrir l'autre qui était payante et que "an Aoutrou Kuré", le vicaire, en disait grand bien. Comme nous le verrons cette importante décision, ruminée pendant de longs mois, allait avoir une influence considérable dans la suite de ce récit.

Jules Ferry venait donc de créer l'école publique, laïque et obligatoire mais à la campagne on ne faisait que bien peu de cas de cette obligation scolaire et les enfants qui y étaient contraints préféraient souvent aux durs bancs de la salle de classe la liberté des landes et des bois, "ar skol louarn", l'école du renard. Il est vrai qu'en nos temps douillets on peut se demander combien d'enfants accompliraient l'exploit, chaussés de gros sabots de bois, vêtus de maigres habits, n'ayant pour imperméable les jours de pluie, qu'un sac de toile grossière plié en forme de capuche qui leur couvrait à peine la tête et le dos, de parcourir par tous les temps un long chemin boueux à l'aube et au crépuscule.

C'était bien le cas par le vieux chemin qui, par bois et landes, descend dans la vallée du Scorff, enjambe la rivière sur un petit pont et débouche dans la partie de la vieille ville féodale réservée aux pêcheries et aux moulins. Cette aventure quotidienne, légère dès le printemps malgré la tentation des nids, devenait bien rude, en hiver lorsque le jeune voyageur faisait claquer ses sabots emboués sur le pavé de la ville alors que les bourgeois ronflaient encore bien au chaud.

Et puis le soir il fallait refaire le long trajet, celui qui monte, nanti d'un petit savoir acquis mais seulement "avec dans le ventre", depuis le matin, pour toute pitance, un bol de soupe trempée chez la cousine et les tranches de pain que la mère avait mises dans le sac de toile bise le matin avant le départ.

Un matin d'hiver alors qu'une couche épaisse de neige recouvrait le chemin, trois loups, à la queue-leu-leu, traversèrent le sentier pour gagner le bois tout proche et mon père m'a toujours certifié qu'il n'eut pas peur ! je ne voudrais pas mettre sa parole en doute mais quand même ! ... Il m'a si souvent raconté cet événement que, j'en suis certain, il en avait été profondément marqué. C'était la fin des loups dans nos régions et les derniers, tellement traqués, ne pensaient qu'à la recherche d'une rare nourriture et à l'abri des fourrés lorsque le grand silence de l'hiver leur donnait l'espérance, sinon de l'abondance, du moins de la paix.

L'école de "Plasen marc'had mor'ch" - la place du marché aux cochons - qui existe toujours en tant que maison d'habitation, était une construction récente mais, si elle fut tôt aménagée par une municipalité que nous qualifierions aujourd'hui "de gauche" elle n'avait aucun élément du plus élémentaire confort. Ce qui est devenu de nos jours une curieuse "image d'Epinal": le gamin en blouse, allant à l'école chargé de sa bûche de bois, était la banale réalité. Ici comme partout à la campagne les rares élèves des hameaux, en attendant l'arrivée des citadins, allumaient le feu et balayaient la classe sans maugréer... ça les réchauffait ! Ils étaient d'ailleurs toujours les premiers arrivés, les campagnards, pressés d'échapper à la pluie ou à la neige et, semble-t-il, attirés par le plaisir renouvelé chaque matin de revoir leur école. Les enfants du bourg, aux, avaient tout le temps et ils ne la quittaient que pour une courte distance, leur école !

Le tisserand déchargea bien vite son fils de la pesante corvée de bûche matinale et fit charroyer chez la cousine la quantité de bois suffisante pour satisfaire l'appétit du poêle scolaire et aussi pour chauffer la soupe de midi.

Les études faites dans de telles conditions sortaient rarement les petits paysans de leur milieu de misère et il fallait voir, quand ils passaient par les rues, les sourires narquois des bons bourgeois qui dévisageaient ces petits malotrus, en blouse bleue et sabots de bois qui osaient porter dans leur sac, en bandoulière, quelques livres et cahiers dépenaillés. Ce n'était pas seulement la pauvreté qui constituait un handicap pour eux et l'indifférence, voir l'hostilité, des parents à l'égard de l'instruction était autrement grave, il n'était pas rare d'entendre dire, il y a assez peu d'années, que pour faire un bon laboureur il n'y avait absolument pas besoin d'être instruit. Une bonne partie du clergé se chargeait d'inculquer aux paysans une salutaire humilité, surtout pour les filles, et le piège bourgeois, à défaut de vocation, consistait à confier à l'église les gamins chez lesquels on avait décelé quelques qualités intellectuelles pour alimenter la source du bas-clergé si docile dans sa sereine misère.

.../...

Pendant longtemps le tisserand fut harcelé par de bien saintes femmes et de non moins pieux hommes qui savaient allier la flatterie aux promesses et aux menaces déguisées afin qu'il consentit à confier "ce bon petit garçon" aux écoles qui menaient tout droit au séminaire, tout comme la pénitence menait au paradis.

C'était bien tentant, à vrai dire honorable aussi, et les bonnes âmes ne manquaient jamais de dire : "vous savez bien qu'il y a déjà eu un prêtre dans votre famille" - oubliant toutefois d'ajouter que s'il y avait bien eu un prêtre autrefois dans la famille il avait prêté serment à la Constitution, sous la Révolution, et qu'il se déclarait Républicain !

La solution la plus raisonnable fut trouvée par la mère, solution qui consistait tout bonnement à demander son avis au garçon devant l'aréopage réuni à cet effet. Ce fut un "non" net qui termina l'entretien, le garçon avait des idées bien arrêtées, il ne voulait pas que d'autres décident pour lui et il reprit chaque matin le chemin de son école. Etienne montra rapidement que, malgré les difficultés il avait des possibilités et la volonté de faire de bonnes études. Ses maîtres qui l'encourageaient faisaient même, les jours de congé, le chemin de Crénénan pour inciter les parents à faire l'effort, hélas impossible pour tant de raisons, d'inscrire le jeune garçon à l'internat du lycée de Pontivy. Leur ténacité fut tout de même récompensée puisqu'on voulut bien le leur laisser à l'école, après le sacro-saint Certificat d'Etudes Primaires qui, en règle générale mettait un honorable point final aux études des petits paysans qui avaient eu la chance d'y accéder.

Dès la rentrée il habita chez sa vieille cousine où il prit pension et cela laisse à penser que la situation matérielle des parents s'était un peu améliorée.

Pour la poursuite des études il y avait une unique possibilité ; la porte déjà bien étroite du concours d'Entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs qui faisait de l'heureux élu un boursier de l'Etat après qu'il eût, bien entendu, signé un engagement qui le liait pour dix ans à l'Instruction Publique.

.../...

Les instituteurs, à la campagne, faisaient preuve d'un très grand dévouement pour préparer au concours quelques jeunes gens qu'ils gardaient tard le soir sans l'espoir d'une quelconque rétribution. Ceci de nos jours semblerait insensé, ridicule même ... sans rétribution !! Et pourtant les cas de cet espèce d'apostolat sont assez nombreux et il faut croire que ces vieux maîtres accomplissaient une tâche qui relevait plus de la pure vocation que du besoin de gagner médiocrement un non moins médiocre traitement. En ces temps qui nous semblent si lointains et si démodés, on devenait maître d'école comme on devenait religieux. Ces "Instit" comme les nomme avec un souverain mépris le regretté Xavier GRALL, dans leur vie proche de la pauvreté, valaient bien ses ancêtres bourgeois. Eux, les maîtres-d'école, au veston noir et col en cellulose avaient foi en leur mission qui consistait à sortir le peuple de sa misère intellectuelle, de l'esclavage qu'il subissait depuis tant de siècles... de lui apprendre la langue française ! On le lui reproche alors qu'à cette époque de la fin du XIX^e siècle, même s'il avait eu la volonté d'apprendre la langue bretonne il ne l'aurait pu en raison de l'imbraglio grammatical et phonétique qui régnait entre les dialectes locaux. Il faut bien que de nos jours nous ayons de nouveaux martyrs qui vont criant qu'on a assassiné leur langue et qui font tant d'efforts pour que leur propres enfants fassent leurs études, en français, au plus haut niveau.

Avant ses seize ans, Etienne fut admis au concours d'Entrée à l'Ecole Normale de Vannes. Ses parents, et lui aussi, se tracassaient beaucoup à l'idée de la nouvelle existence qu'il faudrait désormais mener et dont aucun n'avait une juste idée. Il était à l'époque très difficile de dépayser un jeune breton, surtout de l'intérieur des terres où les relations avec le monde extérieur étaient rares et où le "Pays" se limitait à quelques lieues à la ronde.

La cariole qui servait à véhiculer la mère et ses rouleaux de toile sur les marchés des environs fit un jour de fin septembre, le long trajet qui aboutit à la gare de Pontivy pour y embarquer le jeune homme et son baluchon vers ce qui semblait l'exil. La voie ferrée, toute nouvelle, menait à Auray où il fallait emprunter la ligne dite "de Nantes à Châteaulin" pour descendre à Vannes.

Ce fut sans doute, pour le petit campagnard, une terrible épreuve de se hisser dans ce monstre d'acier au milieu de ce qui lui semblait une réunion de belles dames et de beaux messieurs. Non qu'il fut gêné par sa blouse bleue de Pourlet ni par son chapeau à guides mais seulement par les magnifiques bottines dont ne pouvait le dispenser le fameux "trousseau obligatoire" qui, s'il omettait la brosse à dents, n'oublia pas jusqu'à la dernière guerre d'exiger le parapluie ! Il n'y était vraiment pas habitué à ces tourmenteuses bottines dont, dès le matin, sa mère avait en forçant un peu, réussi à boutonner les perles luisantes à l'aide du fameux tire-boutons qu'elle avait mis dans la poche de son garçon en lui recommandant de ne pas le perdre, cet objet quasi magique !

...../.....

Pendant longtemps le tire-boutons tint compagnie dans la poche au fameux pradel, le couteau, l'indispensable couteau, des petits paysans, c'est à peu près tout ce que mon père racontait de ce qui dut ~~être~~ être une des plus difficiles périodes de sa vie, une période dont on sentait bien qu'il demeurait fier mais aussi humilié. Il ne m'a jamais dit non plus comment de paysan en blouse il se mua en citadin vêtu d'un costume noir, uniforme obligatoire.

Déjà ses prédécesseurs avaient trouvé à cette espèce de redingote noire ornée au col de palmes violettes un nom qui lui resta longtemps : La LOLOTTE ! Cette lolotte se complétait, les jours de sortie, d'un pantalon à sous-pieds qui restait toujours bien tendu et aussi d'une casquette d'uniforme qui distinguait des autres jeunes gens. Elle avait une visière vernie et dans le jargon des normaliens c'était "l'affreuse Gâpette" qu'il était de bon ton de faire flamber dans le feu de joie le jour où on quittait définitivement l'école pour affirmer son passage à la vie d'homme.

x Dans le grand bâtiment qui est toujours l'Ecole Normale et dont on peut admirer la façade au style majestueusement Républicain, la vie ne ressemblait en rien à la "dolce vita" car on avait "oublié" lors de sa construction les plus élémentaires commodités et on les oublia longtemps puisque ce n'est qu'après 1940 qu'on se décida enfin à comprendre que ceux dont le rôle était, un peu, d'introduire à la campagne des notions élémentaires d'hygiène devaient eux-même en bénéficier. Quand on construisit à la fin du XIX^e siècle cet immense bâtiment tout en façade on pensa sans doute que les garçons qu'on allait accueillir en ces lieux étant d'origine très modeste n'étaient pas accoutumés à beaucoup de raffinement et, sans doute, étaient-ils capables de supporter le grand froid des immenses dortoirs jamais chauffés où l'eau gelait dans les petits pots-à-eau qui trônaient dans les cuvettes, bien petites, généreusement octroyées pour une toilette aussi communautaire que sommaire.

Mais la façade était là et bien là ! Combien de nuits blanches son insolite insolence n'a-t-elle pas fait passer à une superbe et dédaigneuse bourgeoisie ? On y lisait le symbole de la République, la gueuse, et on savait que bon an, mal an, une vingtaine de ceux qu'on nommait les "Hussards noirs" ou "les Hussards de la République" sortiraient de là, de cette "école sans Dieu" pour répandre au fond des campagnes une instruction qui, pour n'être qu'élémentaire, n'en portait pas moins les germes de la subversion. Liberté, Égalité, Fraternité, on osait enseigner de pareilles hérésies !

Lors des premières vacances scolaires, le retour au village ne fut pas un triomphe ou du moins fut-il limité à la seule famille du Normalien. Si ses parents, légitimement fiers de lui, lui firent la fête ainsi que ses sœurs et son frère, il n'en alla pas de même pour quelques voisins de son âge qui se gaussèrent fort de l'uniforme insolite à leurs yeux. Il est vrai qu'à la campagne, jusqu'à ces dernières années, on ricanaient de tous ceux qui, issus de la pauvreté commune, se hissaient vers une autre pauvreté plus exotique parce qu'elle se paraît de médiocre dignité, celle

des "cols-blancs-en-celluloïd" rendue indispensable par les règlements astreignants de l'Instruction Publique. Cette marque extérieure de dignité était si bien observée qu'à cent pas on reconnaissait aussi bien un pédagogue qu'un ecclésiastique en soutane. Dignité dérisoire de ceux qui avaient, bien que pauvres, l'audace de croire en la valeur de leur mission, de croire que rien ne pourrait empêcher, pas à pas, le progrès de donner un peu d'aisance à ceux qui avaient tant peiné pour conserver tant de misère.

Au bout de quelques mois l'adolescent, sur le chemin de sa croissance d'homme, faisait craquer les coutures de la pauvre Lolotte et il fallait, aux vacances, que la maman rapetassât tant bien que mal le vêtement dont le prix assez élevé empêchait qu'on le changeât trop tôt. Je pense qu'il fallut bien, un jour, en venir à ce sacrifice car la Lolotte qui achève ses jours dans le grenier familial semble encore en assez bon état.

Et le temps passa, les trois années achevées, le jeune instituteur était fin prêt pour le combat périlleux qu'il allait livrer désormais, nanti de sa seule foi candide. C'est qu'il y croyait à la "mission" qu'on lui confiait ! Ne lui avait-on pas répété cent fois, mille fois, comme à tous ses camarades, qu'il appartenait à "l'élite", celle des pionniers respectables ? On peut penser que sa première démarche idéologique était soeur de celle du "camarade d'en face", du séminariste, qui, lui aussi, se sentait destiné à une vie exemplaire, à une oeuvre qui consiste tout bonnement à changer la vie si ce n'est, parfois, à soulever les montagnes.

Il eut l'honneur d'être nommé à Vannes, dans une vieille école sise, si je ne me trompe pas, rue du Pôt d'Etain et qui avait autrefois abrité un ancien couvent dont elle avait conservé les structures. Bien sûr il eut préféré la campagne où il fallait moins d'argent pour vivre mais il se rendit bien vite compte que ce n'était pas mauvais non plus de se mêler à un milieu qui lui était absolument étranger et même hostile. C'était bon, sans doute, de se frotter un peu au mépris latent d'une certaine société pour se forger une cuirasse qui devait durer toute une vie et que d'autres, les méprisants justement, qualifieraient de "sectarisme".

Vint heureusement l'intermède attendu du service militaire, à Metz, où "la boule à zéro" de l'arrivée à la caserne ne fut que la suite logique des tondaisons laïques et obligatoires de l'École Normale et de celles, plus truculentes, du tondeur de son village. Ce n'est qu'après son mariage, m'a-t-il assuré, qu'il sut que ses cheveux étaient magnifiquement ondulés. Le service militaire achevé et, nommé à Pontivy cette fois, il se rapprochait enfin de son village et de sa famille auxquels tant de liens le rattachaient encore.

Oh ! Pontivy, ce n'était pas le paradis terrestre, bien sûr, la vie y bougeait encore moins qu'à Vannes mais le jeune instituteur apprécia vite la cordialité de ses collègues et la gentillesse de cousins, commerçants, installés là depuis fort longtemps. Je suppose que c'est par l'entremise de ces honorables épiciers qu'il put faire la connaissance de celle qui allait devenir ma mère et qui, orpheline, était élevée par sa grand-mère, sage-femme de grand renom.

Les parents, flattés sans doute des projets de mariage de leur garçon émirent toutefois quelques objections. S'adapterait-il au nouveau milieu où il entrait ? A la campagne on conservait quelques préventions contre cette petite bourgeoisie, mâtinée de noblesse déchuée en 1789, qui avait "des principes" mais assez peu d'argent. Aurait-il les moyens, si jeune, de subvenir aux besoins d'une famille ? Il n'était pas de mode en ces temps là de donner à la jeune fille les moyens de se créer une situation valable et le mariage restait pour elle la meilleure solution, même sans dot, quand l'amour en avait ainsi décidé... Les parents aussi !!

Dès lors il fallut vivre du maigre traitement de l'instituteur et la vie en ville le permettait difficilement. La solution la meilleure consistait dans ce cas à aller vivre à la campagne et, heureusement, l'occasion se présenta rapidement de réaliser ce projet. Tout le monde sembla content de la solution nouvelle : mon père d'abord qui rêvait depuis longtemps de retour aux grands bois et aux landes où il put respirer à son aise, la grand-mère sage-femme, consolée par la courte distance qui allait la séparer de sa petite fille, les tisserands enfin enchantés du retour dans un endroit assez proche où l'on parlait encore le breton. Ma mère seule émit quelques réserves pratiques dont la logique se vérifia assez rapidement mais, subjuguée par l'enthousiasme de son époux, elle ne put réagir que pour le principe.

A Malguénac, car c'est à Malguénac qu'on allait habiter, le maître d'école serait aussi, obligatoirement, secrétaire de mairie et si ce métier supplémentaire n'était pas d'un grand rapport, il permettait de boucler tout de même les fins de mois un peu serrés. Ce n'est pas là non plus que le jeune maître pourrait se dispenser de s'habiller en "bourgeois" mais, toutefois, il se sentait libéré de la sorte d'obligation honorable qui lui incombait : rivaliser d'élégance avec les jeunes bourgeois, calicots, godelureaux à bottines vernies qui se devaient, pour leur famille ou le marchand qui les employait, de déambuler le dimanche matin après l'office, sur la "Plaine", haut lieu de l'élégance civile et militaire, près de la glorieuse statue du Général de Lormel.

Quand ma mère alla pour la première fois visiter l'appartement que la commune destinait à l'instituteur, sa première exclamation : "Comme les fenêtres sont petites -" justifiait bien le peu d'enthousiasme qu'elle avait marqué à quitter la ville. Il fallait bien cependant faire ce sacrifice parce que mon père, lui, manifestait un enthousiasme convaincant et qu'il n'y avait pas d'autre solution.

.../...

Pour mon père, au contraire, Malguénac était une sorte de terre promise. La première école publique s'y ouvrait alors que disparaissait une école congréganiste, aux effectifs d'ailleurs très réduits. La charge de secrétaire de mairie, si elle était peu rétribuée, était tout de même très importante car elle devait permettre de s'introduire dans le milieu paysan réputé pour être très replié sur lui-même, méfiant et admettant mal les intrus, surtout ceux qui ne parlaient pas la langue du pays. Mais lui, né à quelques lieues de là, devait en principe échapper à toutes ces difficultés. Il était donc particulièrement confiant le jour où il vint faire au maire une visite d'officielle courtoisie et il ne songea plus qu'à aménager la vieille maison que la municipalité mettait à la disposition de l'école et du maître. Elle existe toujours cette maison, restaurée par la petite-fille de l'ancien propriétaire, elle fut construite par de petits bourgeois de la fin du XVIIIème siècle ou début du XIXème, solidement, mais nantie d'un minimum de confort.

A l'époque où mes parents se préparaient à y habiter elle se composait de quatre pièces : deux à l'étage, séparées par une cloison de bois et deux en bas plus petites. Celles d'en haut devaient constituer le logement du maître d'école tandis qu'une des pièces d'en bas, celle qui était planchéiée, était destinée à être l'unique classe. Le propriétaire se réservait l'autre pièce, celle qui était en terre battue, pour un court laps de temps. Un apprenti, près du puits commun, était occupé par une vieille femme dont nous reparlerons au cours de ce récit. Par bonheur un ~~gazon~~ jardin ceint de hauts murs était à la disposition de l'instituteur. Il était resté en friche depuis longtemps mais d'immenses poiriers et de beaux cerisiers lui donnaient un aspect prometteur.

La classe avait été meublée des dépouilles de l'ancienne école des sœurs : de longues tables à écriture inclinée nanties de longs bancs solidaires du meuble, pour six élèves. Les encrriers en porcelaine blanche, réservés aux plus grands, étaient logés dans les trous percés dans le méplat de la partie supérieure du pupitre. Qu'elles étaient belles et inconfortables ces tables, déjà bien patinées et gravées au couteau de sculptures et des noms de ceux qui y avaient usés les coudes de leurs vestes. Si on les avait conservées elles feraient l'honneur d'un musée campagnard car elles durèrent encore bien longtemps et les noms, dont le mien, s'ajoutèrent au fil des années. Quand le mobilier scolaire se modernisa je suppose qu'elles servirent à entretenir quelques temps la voracité du grand poêle de la nouvelle école.

Mais revenons au jeune ménage qui va s'installer dans ce cadre très rustique où les moyens de chauffage sont quasi inexistant et où, au grand désespoir de ma mère, de nombreuses familles de souris ont depuis longtemps élu domicile.

Le déménagement ne fut pas considérable car le mobilier se réduisait à un lit de coin, une table et quelques chaises mais aussi à une commode et une grosse armoire bretonne qui ne se démontait pas et pesait bon poids.

Le fardier du marchand de vin de la rue du Pont, attelé de ses deux solides chevaux, n'eut aucun mal à hisser, de la vallée du Blavet aux collines de Malguénac, une aussi modeste charge. Les meubles déchargés et posés à même le sol devant la maison, il restait à les monter à l'étage par l'étroit escalier et tout eut été simple si le conducteur de la pesante voiture n'eut pas été si pressé de rentrer en ville où une livraison urgente l'attendait.

Qu'importe, on allait bien se débrouiller voyons !

Et la redingote noire se propulsa vers le bourg où, à n'en pas douter, il y aurait la possibilité de trouver de l'aide. La pluie menaçait et aucun signe n'annonçait l'arrivée d'un quelconque renfort, au contraire il sembla à ma mère, tout au bord des larmes, que le silence s'appesantissait sur le bourg tout proche.

Il sembla bien au jeune maître d'école que ce pays fût tout à coup devenu désert et que les portes fermées ne dussent jamais s'ouvrir.

Quelques vieux, assis sur le banc du dehors, semblaient les immobiles gardiens de ces nouvelles forteresses. Appuyés sur leur bâton, les yeux au regard vague, mâchant leur éternelle chique de "tabac-carotte", giclant à intervalles réguliers le jet de salive brune dont une partie leur coulait le long du menton, ils participaient à l'indifférence générale, au mutisme hargneux de tout le bourg.

Point de réponses aux sollicitations, quelquefois un geste vague qui voulait faire comprendre qu'il n'y avait personne, que les gens étaient à l'ouvrage où ailleurs.

Peut-être ne savent-ils pas le français ? L'instituteur leur parla alors en leur langue ou du moins en la sienne, celle des Pourlet, qui diffère si peu du gwenédeg parlé à Malguénac et à sa grande stupéfaction, cette fois les vieux firent retraite vers leur porte.

Il avait parlé en Pourlet, il était Pourlet, c'est-à-dire aussi méprisable qu'un "Gallo", ou presque !

L'accueil étant si peu chaleureux, c'est le moins qu'on puisse dire, la redingote, le col en celluloid et le gibus firent retraite vers les meubles accumulés et décidément menacés par la pluie. Assez dépité, comme bien on pense, le jeune instituteur hissa vers les sommets de l'escalier tout ce qui pouvait l'être par lui seul : le matelas, le sommier, la malle, la pendule et quelques objets que sa femme était incapable de soulever.

Pour le plus gros il fallait se résigner et ça, c'était difficile à quelqu'un qui possédait un tempérament bouillant et ne pouvait imaginer qu'à quelques lieues de chez lui on put manquer à ce point de solidarité. Dans son village natal, aider son prochain était une coutume, un vrai point d'honneur auquel personne n'aurait osé déroger.

Non, il ne pouvait comprendre l'attitude de gens auxquels il venait apporter toute son aide, sa bonne volonté, son amitié aussi. Pourquoi cet accueil ?

Pourtant la chose la plus inespérée arriva et un homme en gilet "Gwen ha du" du pays se présenta bientôt au "mesñe-skol".

- Je suis Yrwan et "il" m'envoie pour vous aider ! C'était le Kloc'hir, le bedeau, le sonneur de cloches. Mais qui donc pouvait bien être ce "il" providenciel ?

Cette fois le "Yè" de l'un et le "Ya" de l'autre ne furent plus un obstacle à la bonne compréhension des deux hommes. "Il" c'était tout bonnement le curé, le Recteur comme on dit chez nous, et le bedeau expliqua sommairement l'attitude des gens du bourg : les bonnes-soeurs enseignantes étaient parties et c'est lui, l'instituteur public qui les remplaçait, lui que l'on considérait comme l'intru, "en diaoul", le diable ... Il n'avait pas compris, non plus, le brave Yrwan, pourquoi son recteur lui avait confié une pareille tâche.

Il n'avait pas froid aux yeux le fils du tisserand et aimait, comme il aimait toute sa vie, les choses claires et nettes et il se rendit sans plus attendre au presbytère pour remercier du surprenant coup de main tandis que son épouse maintenant rassérénée commençait à organiser le logis.

Bien des années s'étaient écoulées depuis que, petit berger gâgé, il "servait" la messe et pourtant il reconnut bien vite l'ancien vivaire, l'abbé Le Cam, devenu recteur de Malguénac et qui avait appris qui était nommé au poste d'instituteur.

On renoua connaissance et on parla beaucoup du passé - en breton bien sûr - mais aussi du présent et de l'avenir. Le tableau que dressa le recteur n'était pas très réjouissant : pays arriéré, rude où il fallait assez de courage pour vivre. Il est vrai que, perché sur son énorme dos granitique, pratiquement isolé du reste du canton, Malguénac avait à cette époque conservé un particularisme austère qui attirait alentour crainte ou dénigrement. Les bons bourgeois de Pontivy parlaient volontier des "sauvages de Malguénac". Ils avaient tort d'ailleurs, ces citadins, car s'il est vrai que mes compatriotes étaient rudes et durs, ils n'étaient "sauvages" qu'en apparence et savaient, dès qu'avait été levé le voile de la méfiance atavique, se montrer accueillants et charitables. C'est surtout sur le particularisme de ses paroissiens qu'insistait le recteur et il avait bien raison de les nommer "ceux de la colline", les "tadeu segal" comme on les surnommait, les pères du seigle, différents de leurs voisins des autres paroisses pour tant de raisons valables. Tout d'abord il faut savoir que cette énorme butte granitique est limitée au nord-ouest par le pays Pourlet, au-delà du Sar, dont le parler est différent ; au Nord par le pays schisteux de Cléquerec plus Gallo que bretonnant ; au sud par le Blavet au-delà duquel on entre pratiquement en pays de langue française. Cette butte presque entièrement granitique a dû dans un lointain passé nourrir une race un peu spéciale, conditionner un langage breton aux inflexions différentes de celui des voisins presque immédiats, n'incluant que les habitants du Sour et ceux de Guern tributaires, eux aussi, de la grande colline.

Les fréquentations des Malguénacais ne dépassaient guère les limites dont nous avons parlé, on se mariait, à de rares exceptions près dans ces mêmes limites et seuls les marchés et foires de Pontivy attiraient cultivateurs et commerçants. Les habitants ne protestèrent qu'à peine quand la Révolution de 1789 les adjoignit au canton de Cléguérec avec lequel ils n'avaient que peu de relations, les séparant de Pontivy qui était leur pôle d'attraction en les amputant d'une partie de leur territoire qui fut réuni à cette ville.

La communauté de la colline se resserra et ne sentit aucun des bienfaits apportés par la vente des biens nationaux puisque, trop pauvres, peu d'entre eux purent acquérir leur part des immenses domaines et qu'ils restèrent tributaires de quelques bourgeois riches et beaucoup plus intéressés à leurs affaires que la noblesse d'antan, plus assujettis qu'ils ne l'étaient autrefois. Le XIX^{ème} siècle, comme presque partout en Bretagne, y avait resserré l'influence du Clergé sans doute plus uni à la bourgeoisie qu'il ne l'avait été à la noblesse.

Il ne fallait pas alors s'étonner de la mentalité de méfiance extrême des paysans à l'égard de tout ce qui n'était pas de leur milieu ou qui était "étranger", ce qualificatif étant valable pour tous ceux qui venaient d'une commune même toute voisine, qu'ils soient du pays Gallo ou du pays Pourlet. La méfiance s'amplifiait à l'égard du "Monsieur" qui, dans leur esprit, ne venait chez eux que pour les pressurer, "leur-tondre-la-laine-sur-le-dos", leur imposer de nouvelles contraintes.

Tout ceci, la pauvreté s'y ajoutant, faisait de Malguénac un pays difficile. Heureusement une grande amitié venait de naître entre deux hommes que des hiérarchies et des intérêts répugnants s'acharnaient à séparer par le biais de l'école et de la religion. L'amitié du recteur et de l'instituteur, si elle éberlua pas mal de gens du pays et des environs, contribua à assurer, en cette très âpre période de la réparation de l'Eglise et de l'Etat, une paix relative qui, nous le verrons ne fut pas éphémère lorsque le vieux prêtre se retira pour achever ses jours dans une paisible retraite.

Et pourtant un vieux fond de fanatisme exacerbait encore quelques cervelles obscures de descendants des chouans d'autrefois. Ainsi il arrivait souvent que, le dimanche matin, l'instituteur piochât le jardin, jusqu'alors mal entretenu, qui devait l'aider à vivre de son modeste traitement, au moment où les premiers fidèles commençaient à se rendre à la messe matinale. Certains, vieux paysans en général, qui passaient par là pour se rendre à la messe ou à la taverne - aux deux sans doute alternativement - s'arrêtaient pour contempler le spectacle de "celui-qui-travaille-le-dimanche" : "en diaoul", le diable ! Ils poursuivaient leur chemin en maugréant quelque insulte accompagnée d'un jet de jus de chique qui leur semblait indispensable pour accentuer leur mépris.

Leur mépris ne résistait cependant pas au besoin qu'ils avaient de se rendre à la Mairie où ils demandaient à ce même "diable", qui cette fois avait sans doute mis son col en celluloid, un renseignement, la rédaction d'une lettre, la consultation du cadastre. Chose curieuse on comprenait alors fort bien le breton pourlet, et on pensait sans doute qu'il n'était pas désagréable du tout d'être bien renseigné par un homme qui parlait le breton ... et ne se faisait pas payer !

Cela dit, le dimanche suivant, en passant devant le jardin on préférait faire comme si on n'avait pas vu. Oh ! on n'en pensait pas moins, mais on évitait déjà l'insulte du fameux jet de salive brunie par le tabac-carotte en direction du "mécruant". Si les plus anciens conservaient encore cette mentalité, il semblait bien à mon père que, peu à peu, une certaine confiance s'installait ; une confiance encore farouche qui pourrait, avec patience et doigté, devenir plus franche et peut-être même cordiale.

Ce fut donc une oeuvre de patience et de tact, de discrétion aussi car après tant de contraintes et d'humiliations le paysan demeurait d'une susceptibilité à fleur de peau, quasi malade et que ne corrigeait même pas la vieille fierté du celte aux réactions souvent imprévisibles voire brutales. La méfiance était présente dans tous les actes de leur vie parce qu'ils avaient toujours été les perdants lorsqu'ils avaient osé réclamer ce qu'ils croyaient leur droit, surtout depuis que quelques notions de ce que 89 aurait pu leur apporter leur avaient été maladroitement inculquées par les marchands ambulants qu'ils hébergeaient de temps à autre. Il n'est que de consulter les archives judiciaires relatant tous les procès intentés au 19^e siècle par les anciens tenants des biens fonciers et perdus pas les payans pour comprendre cette perte de confiance en la justice des hommes dont ils ne comprenaient pas le jargon.

Il leur restait, il leur restera sans doute toujours - la race le veut - un mélange de fierté et de timidité, un complexe de naïveté mêlé à une volonté tenace. Beaucoup d'entre eux, les plus démunis en général, n'avaient même pas la certitude de leur liberté de citoyen et tout ce qui était généreux leur semblait suspect. Quel effort fallut-il faire pour qu'ils comprennent que l'école c'était gratuit, qu'à la mairie, sauf le papier timbré, c'était aussi gratuit. On ne leur avait jamais rien donné pour rien, partout il fallait payer et voilà qu'on leur offrait !... ce devait être un piège !

Dans les hameaux aux toits de chaume, isolés par les bois et les landes, soumis à des autorités associées par l'intérêt, les paysans de ce temps ne savaient que peu de choses de leur siècle. Peu d'entre eux savaient lire et ceux qui avaient cette chance n'avaient pour toute pâture que quelques brochures vendues par les colporteurs ou distribuées par quelques oeuvres pieuses. Leur "gazette" était toute orale et les nouvelles leur parvenaient, lointaines et souvent altérées, quand ils avaient la chance d'héberger quelque marchand ambulant de passage qui, le soir tombant, leur demandait seulement l'abri de leur grange. L'hospitalité était devoir sacré et c'est au coin du feu, à la saison pluvieuse, que le rémouleur, le "pilhaouer" ramasseur de chiffons, de ferrailles et d'os ou bien le "marc'hadour spilherneu", marchand d'épingles et maints colifichets pour les filles et les femmes, racontaient. Comme, en général, ils habitaient les faubourgs de la ville ils savaient ce qui s'y disait

dans le journal mais surtout, tout au long de leurs pérégrinations de village en hameau, ils amassaient dans leur "besace à médisance" tous les potins, ragots calomniateurs mais aussi les nouvelles des familles, des deuils, des joies grandes ou menues. Ils déversaient leur savoir proportionnellement à la cordialité de la réception. En général, si la simple hospitalité voulait qu'on les reçut bien, on en rajoutait parfois un peu de crainte que le bonhomme ne daube sur eux dans un prochain village où, comme ici, il ferait ou détruirait les réputations.

Du maître d'école on parlait aussi, bien sûr, sa venue intriguait mais suscitait quand même un certain intérêt puisque le recteur n'en avait pas dit de mal en chaire le dimanche. Alors, petit à petit, un nouveau climat s'instaura dans lequel il fallait agir sans rien brusquer, sans déranger, en guettant les réactions favorables ou non.

Tout fut facilité d'ailleurs par quelques artisans et cultivateurs du bourg ou des villages, plus libres, plus hardis peut-être parcequ'ils étaient propriétaires de leurs terres ou de leur atelier, qui se lièrent nettement à l'instituteur en lui confiant tout de suite leurs garçons. L'exemple donné, d'autres suivirent petit à petit et il fallut alors les apprivoiser - le terme n'est pas trop fort - leur faire comprendre ce que l'on attendait d'eux. Ils étaient toujours en alerte, farouches, prêts saisir subitement leurs sabots de bois à la main pour courir plus vite si la voix se faisait grondeuse. Là encore ce fut une chance que le maître sut leur langue, put les rassurer et leur inspirer confiance.

La langue française, pour presque tous, était une langue étrangère et il fallait bien la leur enseigner comme telle. Ce n'est pas sans larmes qu'ils parvinrent à apprendre l'alphabet et à déchiffrer, au bout de l'an, le sacro-saint manuel en vigueur, à cette époque, pour l'apprentissage de la langue : "Le Tour de France par deux Enfants".

L'année scolaire, pour la plupart d'entre eux, était bien écourtée parce que leurs parents les retenaient à la ferme dès que les travaux devenaient plus intenses et nécessitaient la totalité de la main d'oeuvre. L'année scolaire se limitait aux mois noirs de l'hiver et au début du printemps pour les plus favorisés et l'école, les autres mois, n'avait plus que les enfants d'ouvriers et d'artisans à condition que ceux-ci n'aient pas un lopin de terre et des pommes de terre "à arracher"... !

Si les relations avec le presbytère étaient excellentes, elles ne furent pas mauvaises non plus avec les châteaux, sans que pourtant le jeune instituteur manquât à sa dignité et "fit des courbettes" comme on disait alors.

Avec l'un des châtelains un amour commun de l'archéologie fit les relations très cordiales et avec l'autre ce fut encore plus aisé puisqu'il était maire de la commune, fort brave homme, lettré, humain et tolérant.

Il était fervent chasseur le maître d'école et ceci eut une très grande influence sur ses relations avec la population. Il était chasseur d'instinct parce que, tout enfant, il avait sans doute participé aux braconnages de son père dans les bois de Crénénan mais aussi pour des raisons majeures. Le pays très giboyeux à l'époque assurait à la famille un complément de ressources non négligeable et il est certain que la sédentarité

ne convenait absolument pas à la complexion de mon père qui, je crois, ne se reposa enfin que lorsqu'un âge avancé et la maladie l'y réduisirent.

Parcourant landes et bois lorsque ses multiples occupations lui en laissaient le loisir il s'arrêtait volontiers pour lier conversation avec le paysan qu'il rencontrait sur le sentier ou qui travaillait au champ tâchant ainsi de nouer des relations amicales. Ce fut long de vaincre les réticences mais, peu à peu, l'habitude aidant, naquirent confiance et une certaine considération pour le "monsieur" qui savait leur parler de leur métier, de la qualité de telle variété, du choix de telle semence, et aussi des bienfaits de prudents chaulages de leurs terres acides. Si obtint l'octroi à la commune d'un immense trieur à grain qui occupa tout le rez-de-chaussée de la mairie et où les cultivateurs venaient, grâce à cette mécanique, débarrasser leur récolte, en blé ou en seigle, de toutes les graines indésirables, ravenelles et autres.

Il faut dire que les Ecoles Normales de cette époque dispensaient un enseignement agricole de qualité pour les jeunes gens qui se destinaient à enseigner à la campagne et aussi un enseignement nautique pour ceux que leurs origines conduiraient vers les petits ports.

Bientôt, passant par les villages, les conversations furent plus fréquentes et on se risqua même à inviter l'étranger à entrer et à boire "un tasad chistr'", une bollée de cidre. C'était l'inestimable marque de considération. Le breton est très accueillant mais à cette époque il fallait savoir respecter un certain nombre de rites qui classaient définitivement dans la tête de l'hôte la valeur et la bonne éducation de celui qu'il invitait à franchir son seuil. La bienséance paysanne voulait que l'on acceptât pas d'emblée l'invitation, il était de bon ton de dire "qu'on ne voulait pas déranger" ce qui incitait l'hôte à insister et, alors, on entra. On entra sans précipitation ce qui aurait été considéré comme signe de mauvaise éducation et on conservait une attitude modeste avant qu'on ne vous invite à vous asseoir à la longue table, sur le banc de bois, près de la fenêtre. Une fois les bollées et le pichet de cidre frais sur la table, les langues se déliaient et il était de la plus grande politesse, en hochant la tête d'un air de connaisseur, de complimenter de la qualité du cidre. S'il était médiocre... et c'était souvent, avouer qu'il était un peu sec et que telle ou telle variété de pomme eut été la bienvenue mais qu'ainsi il n'en était que plus désaltérant. Une certaine dissertation sur les variétés cultivées et employées dans la région était la bienvenue car l'instituteur, qui faisait lui-même son cidre, ne manquait pas à charge de revanche d'inviter chez lui à chaque occasion... et son cidre était bon.

Mais revenons à la ferme, où assis devant le maître de maison, non loin de l'âtre où la fermière a ravivé le feu, on parle de tout un peu : du temps, de la récolte passée, de la santé des animaux surtout de celle du cheval qui est la fierté du maître des lieux. Bien entendu le maître d'école possède un baromètre et ses conseils ne sont pas dédaignés, il sait aussi les dernières nouvelles de la politique ce qui fait hocher la tête du paysan qui n'approuve ni ne désapprouve et en général ne dévoile pas ses opinions. On s'est, par touches prudentes, sondés mutuellement et, si enfin la maîtresse de maison semble à la conversation il devient temps de parler des enfants car c'est d'elle surtout qu'ils dépendent ; d'ailleurs si la maîtresse de maison a pris part à la conversation c'est qu'elle sent bien que l'instituteur va s'en informer. Elle sait que l'instituteur connaît l'âge et le nombre d'enfants de toutes les familles, dans

tous les villages et qu'il n'est pas là uniquement au hasard de la chasse.

Alors, à cet instant, tout pouvait chavirer dans les relations qui semblaient si naturelles devant la bollée de cidre. Il allait être question d'école à n'en pas douter et le laboureur pensait que "les bouches à nourrir" devaient d'abord travailler dans la mesure de leurs moyens et aider en accomplissant de menus travaux, que l'instruction ça ne servait qu'à débaucher les jeunes, à les inciter à partir en ville. S'ils savaient compter en "lur" et en "skoed" - la livre et l'écu de trois francs - c'était assez pour acheter et vendre au marché ou résister aux arguments des marchands de bestiaux.

Dans le meilleur des cas c'est la mère qui répondait à la question non posée, seulement insinuée mais devinée. - Oh ! on enverrait bien les enfants à l'école mais il y en a besoin pour garder les vaches ! La réponse était invariable... - les vaches sortent moins l'hiver et peut-être que "le vieux", le grand-père, pourrait s'en charger jusqu'à la belle saison ! Et puis si les garçons venaient à l'école cet hiver ça les avancerait un peu, ils commenceraient à lire ! Et puis cela ne coûte rien !

Ce dernier argument chez des gens aux revenus très modestes était un argument de poids, habitués qu'ils étaient à payer tout le temps, même à la quête du bedeau !

C'est pour rien ! Et bien on verrait, on allait en parler au "vieux" pour qu'il garde les vaches, on "dirait" dimanche en allant au bourg, après la messe.

Petit à petit, à force de patience, de simplicité, l'école fit son plein de garçons que suivirent bientôt, chez la nouvelle institutrice, quelques filles jusqu'alors délibérément écartées.

Les locaux vétustes se révélèrent dès lors trop étroits et il fut question de construire une nouvelle école pour les garçons. Les filles et les petits resteraient dans la grande salle au pillier de l'ancien bâtiment aujourd'hui disparu. Bien sûr, il y avait toujours les irrédutibles, souvent les plus aisés ; ceux qui mesuraient leur notabilité à la largeur de la bande de velours noir qui ornait les jupes de leurs femmes et de leurs filles. Ils y vinrent pourtant un peu plus tard.

Il était, plus encore que de nos jours, de coutume à la campagne d'admirer la force physique ; le costaud avait toujours été respecté et craint car la brutalité était monnaie courante. A Malguénac, comme dans toute la Bretagne intérieure, celle des collines, on aimait la lutte et même "la bataille", les horions pleuvaient dru dans les villages le dimanche après boire, souvent aussi à la fin des moissons. C'est peut-être pour cette raison que le jeu de "mellad", la soule, cette brutale variété de rugby dont le terrain était souvent toute l'étendue de la paroisse, y persista à travers tout le 19^e siècle et même au début du 20^e malgré les interdictions officielles.

Dans les réjouissances populaires, après le battage de la moisson ou à l'occasion d'un mariage il était quasiment obligatoire de prouver sa force, d'être "le maître". Tous les exercices étaient bons pour se mettre en valeur, pour peu que les filles soient attentives, mais le plus

périlleux était le levé de l'essieu ou de grosses pierres au risque de se briser les reins ou d'écraser les pieds du spectateur imprudent.

Un jour qui fut décisif pour le "mestr skol" fut celui du mariage du fils d'un cultivateur auquel mon père et ma mère furent invités. C'était la première fois qu'on les invitait, peut-être en raison de services rendus ou, plus simplement par amitié et considération ; il est vrai que dans cette famille on passait pour être "rouge" de tradition.

L'après-repas, bien entendu, fut occupé, sur l'aire à battre, aux jeux habituels et aux danses endiablées. Ceux qui ne dansaient plus se réunissaient près de la grange où quelques essieux de différentes tailles avaient été disposés non loin des barriques de cidre où chacun pouvait se servir. Comme ma mère ne dansait pas, c'est vers cet endroit que mon père se dirigea pour assister aux exploits des jeunes coqs.

Quelques paroles murmurées avec des sourires méprisants laissèrent entendre au "monsieur" que, lui, n'oserait jamais se mesurer aux costauds du quartier. Pour ma mère ce fut un drame lorsqu'elle comprit, quoique non bretonnante, ce qui se tramait, que mon père avait bien compris le défi fielleux et qu'il bouillait de relever le gant.

Pourtant il avait revêtu pour la noce son bel habit noir soigné avec tant de patience et de dévotion et les essieux étaient rouillés et pleins de camboui. Cependant il ne balança pas longtemps et sa décision fut prise quand il entendit - il avait professionnellement l'ouïe fine - un aparté très humiliant où il était dit que "les Pourlets ne sont pas des hommes !" C'était pourtant bien grave de risquer d'abîmer son habit noir symbole de sa dignité et aussi, ça coûtait bien cher un habit noir ! Il n'y résista pas et lentement il ôta sa veste et son gilet, les confia aux bras de ma mère ainsi que le chapeau "melon" qui remplaçait le "gibus", releva sans se presser ses manches de chemise sans se soucier des regards narquois des jeunes gars qui n'avaient pas pris tant de précautions, fait tant de "manières". Il se dirigea vers les essieux, sans hâte excessive, juste au moment où le meilleur des garçons avait, brutalement, d'un coup de rein "à-s'en-faire-peter-la-sous-ventrière", levé une fois la lourde masse, laissant à d'autres le soin de s'exciter sur de plus petits essieux et qui se dandinait maintenant, recherchant les regards admiratifs de l'assemblée, plein de suffisance et se croyant invincible. Il regardait, avec une certaine stupéfaction, l'audacieux "mestr skol" qui attendait le moment de prendre la place libérée.

Après avoir longtemps soupesé, équilibré, recherché la meilleure position pour ses pieds - ce qui fit rigoler les champions qui, eux, jugeaient superflues de telles précautions - il leva la lourde masse en trois temps et la reposa de même, répétant deux fois encore son exploit sans l'accompagner du "han !" traditionnel. Il revint alors sans hâte remettre ses vêtements et surtout sans avoir l'air de s'apercevoir de certaines mines déconfites ni d'écouter les murmures flatteurs de tous les curieux assemblés en cercle sur l'aire. Certains, vexés de n'avoir pas l'occasion de rire du "monsieur", n'eurent d'autre consolation que de refluer vers les barriques mises en perçe, pour y noyer leur déconvenue.

On en parla dans les chaumières et ce n'est que beaucoup plus tard qu'on apprit, parce qu'il l'enseigna, que, profitant de son service militaire à Metz il avait fréquenté avec assiduité une salle de gymnastique et appris la technique du levé des poids et haltères.

Un fait est certain c'est qu'à dater de ce jour il ne fut plus considéré comme l'étranger mais comme le compatriote, celui qu'il était de bon ton d'inviter à toutes festivités, auquel on demandait conseil dans les circonstances importantes de la vie.

Ainsi, bien que le cadastre existât, on préférait suivre la manière des ancêtres et se fier au bornage pour délimiter les parcelles de terre, de bois ou de lande ce qui était cause de nombreux conflits. Ce bornage consistait en une pierre maîtresse à laquelle, de part et d'autre, on ajoutait deux autres plus petites appelées les témoins. Enfoncées peu profondément dans le sol ces pierres avaient souvent, accidentellement ou par malice, été déplacées et les contestations entre villageois se terminaient en général devant le juge de Paix ce qui était la solution la plus pacifique. Dans beaucoup d'autres cas, malheureusement, les affaires s'arrangeaient si mal que des haines se transmettaient de père en fils pendant des décades à tel point que des gamins, revenant de l'école, et se rendant au même village, se battaient comme chiffonniers pour une histoire de bornage qui avait eu lieu au temps de leur grand-père.

En désespoir de cause le payson faisait appel à un géomètre de la ville pour régler le litige et, déplacement compris, c'était très cher pour un résultat souvent médiocre, énoncé en français, qui ne convainquait personne. Alors on revenait à la mairie demander à l'instituteur-secrétaire de servir d'arbitre dans une langue plus familière. C'était une précieuse marque de confiance et il ne refusa jamais.

C'est ainsi que le Jeudi suivant on le voyait pédaler sur les chemins de terre vêtu, en toute saison, de sa veste de chasse et chaussé de ses souliers ferrés de maillettes. Sur le cadre de son vélo il avait fixé quelques jalons bicolores et dans son sac de toile il portait la précieuse alidade à pirlouche des géomètres dont on lui avait appris à se servir à l'Ecole Normale. Aidé par les paysans des deux parties qui posaient les jalons, visant par les fentes de l'alidade, il prenait des alignements, faisait mesurer à l'aide de sa chaîne d'arpenteur et enfin indiquait le point précis où devait se trouver la borne. De telles précisions et le travail fait en commun mettaient presque toujours fin aux vieilles querelles.

Il avait acquis ainsi une belle réputation et, ce qui l'ennuyait fort, c'est que de communes voisines on le priait aussi de "venir arranger les choses". Il refusa toujours de se rendre hors des limites de ce qu'il considérait comme son territoire, celui où, ne se faisant pas payer, il ne pensait pas porter ombrage à quelque professionnel de l'arpentage.

Bien sûr il lui arrivait d'être récompensé de sa peine lorsque le cultivateur sacrifiait son cochon, en saucisses et en pâté ; pas toujours d'ailleurs car pas mal de chicanneurs s'imaginaient - ou feignaient de croire - que son bénévolat était une sorte d'obligation municipale.

L'école neuve se bâtissait enfin, consacrant tant d'efforts, but suprême d'une carrière, grande ambition de l'un de ceux qui, en ces temps déjà lointains, étaient persuadés qu'ils avaient aidé à l'émancipation du peuple des campagnes et donc à son bonheur. Dévouement, générosité, travail et beaucoup d'utopie telle était la recette de "la potion magique" des instituteurs !

Pour ma mère les motivations du plaisir ne furent pas exactement les mêmes, pour elle, la grande affaire était de quitter la vieille maison aux si petites fenêtres et d'avoir enfin assez de place pour la famille qui s'agrandissait.

Cette école neuve c'était là comme en d'autres communes le symbole d'une immense victoire, non seulement sur l'analphabétisme mais aussi sur la mentalité des paysans et quand nous lisons ou entendons les bons apôtres qui, de nos jours, vont prêchant que "l'instit" a tué la langue bretonne le seul recours est de sourire. Disons le tout net : les enfants des familles aisées allaient à l'école payante où ils apprenaient le français et s'ouvraient sur la vie, mais ceux des pauvres, s'ils avaient l'honneur de continuer à parler la langue de nos ancêtres, ne savaient pas l'écrire, ni même la lire en général. Cette vie paysanne que d'aucuns aujourd'hui se plaisent à nous décrire sous des aspects idylliques était dure, très dure et seuls ceux qui en avaient eux même souffert pouvaient essayer d'y remédier avec une certaine efficacité. Qu'on le veuille ou non, si attaché que l'on soit à la langue bretonne, il est depuis longtemps trop tard de vouloir lui redonner sa priorité et aussi trop facile de stigmatiser, comme le faisait de La Villemarqué, l'instituteur du 19^e siècle qui obéissait aux instructions officielles. Si le Barzaz Breiz a fait la gloire de son auteur, il ne faut pas oublier qu'à l'instar de beaucoup d'écrivains Bretons, il vivait à Paris une grande partie de sa vie et ainsi qu'à certains de ces écrivains, ses moyens financiers lui avaient permis de faire d'excellentes étudesen français ! L'oeuvre de libération est née du bilinguisme qui a permis des relations plus aisées avec les villes où depuis longtemps, commerce oblige, on parlait le français.

Dans ce petit pays, le siècle déjà fort avancé, il y avait en tout et pour tout quatre personnes possédant une certaine instruction : le Recteur, l'Instituteur et les deux châtelains ; les deux premiers seuls savaient et parlaient le breton. L'influence inévitable des châtelains, propriétaires de fermes, rendait indispensable l'apprentissage du français qui évita au paysan la perte de tant de procès dus à l'ignorance de ses droits, desservi par des hommes de loi qui, de génération en génération -c'est le cas de Pontivy - ne parlèrent jamais que le français. Depuis François 1^{er}, le clergé qui tenait les registres paroissiaux, rédigeait les actes en français et non en breton, les actes notariés eux aussi étaient en français depuis des siècles et l'instituteur, après s'être entretenu, en breton, avec le cultivateur écrivait sur sa demande un acte sous seing privé s'aidant pour cela du gros volume "Les Codes Français" de Royer-Colliard. Le cultivateur en question était capable de relire cet acte et de le comprendre sans courir le risque d'être dupé comme autrefois.

Bientôt donc personne ne bouda plus l'école et les bâtiments neufs avaient heureusement prévus une seconde classe où fut nommé un jeune adjoint devenu indispensable. Ils venaient souvent de loin les enfants et j'en ai connu qui, le matin et le soir, parcouraient cinq à six kilomètres par les chemins boueux, sous la pluie et la neige. Ceux-là étaient toujours les premiers arrivés et avaient l'autorisation d'entrer dans la classe dont ils allumaient promptement le poêle pour se réchauffer. Mûgrement habillés d'un "collet" noir quand ils ne portaient pas la blouse bleue des paysans de chez nous, chaussés de sabots de bois où leurs pieds nus se trouvaient à l'aise dans un lit de paille fraîche soigneusement taillée sur les bords. Leur chapeau était celui qu'avait autrefois porté leur père, un feutre arrondi à large rebord retroussé nanti d'un large ruban qui se terminait par deux longues "guides" pendant sur la nuque. L'allure du chouan telle que la popularise encore l'imagerie populaire et que le 19^e siècle n'avait pas plus modifiée que la mentalité dans notre coin de landes et de bois.

A midi les plus favorisés allaient ... comme le fit leur maître quelques décades plus tôt, faire tremper leur soupe dans une des nombreuses épiceries-tavernes du bourg. D'autres, même par les plus grands froids, restaient tout simplement à l'école, sous le préau, pour manger quelques tranches de pain noir séparées par un peu de beurre que le froid rendait grumeleux ou au mieux par une tranche de lard.

Ils battaient la semelle, le nez bleui par le froid, les mains gercées d'engelures et pensaient à leur lointaine maison où, quand même il y avait un peu de feu. Ma mère qui les voyait de sa fenêtre s'apitoyait et intercédait auprès de mon père qui finit par les autoriser, les jours trop rudes, à se réfugier près du poêle de la classe.

Par qui le sut-il, Monsieur l'Inspecteur ? Ceci resta un mystère mais une note très sèche fit savoir à Monsieur le Directeur que le règlement interdisait "de pareils-errements-préjudiciables-à-une-bonne-discipline". Règlement, discipline, de maîtres-mots qui ne réchauffaient pas les gosses et mon père eut un jour la surprise d'en trouver une demi-douzaine dans la cuisine familiale où ma mère avait décidé que le sacro-saint règlement ne pouvait s'appliquer. Ce fut, vous vous en doutez un sérieux cas de conscience ! Fallait-il appliquer la loi et laisser geler les enfants ou l'enfreindre par ce biais ?

Monsieur l'Inspecteur avait bien dit "la loi, la loi... le règlement; voyons Monsieur l'Instituteur, pensez donc à votre responsabilité en cas d'accident ! Vous n'êtes même pas autorisé à les laisser séjourner sous le préau sans surveillance !

Il le savait bien, Monsieur l'Instituteur, il le savait trop bien pour l'avoir subi autrefois, qu'il est parfois interdit aux pauvres d'avoir chaud, de par la loi !

Ce que je puis dire, mon père le racontait en riant, c'est que les enfants ne gelèrent point et que ma mère institua dans sa cuisine une sorte de petite "cantine" avant la lettre. Car il n'y avait pas de cantine à cette époque. Il n'en était même pas question, pas de local, pas d'argent, peur de mécontenter la tenancière de l'épicerie-bistrot qui servait la soupe et où les parents, le dimanche, étaient les clients un peu forcés et puis la municipalité n'en voyait absolument pas l'utilité ! Ce n'est que bien plus tard qu'un embryon clandestin de cantine naquit à l'école

des filles dirigée à cette époque par ma soeur aînée. Cette initiative eut l'heur de plaire à l'inspecteur qui nota même la bonne odeur de la soupe qui cuisait dans la grande marmite... sur le poêle de la classe.

Il venait de temps à autre, Monsieur l'Inspecteur, assez rarement en vérité parce que son seul moyen de locomotion était la bicyclette et que pour grimper les côtes de Malguénac il fallait avoir de bons mollets. Et puis - nul ici n'en eut la certitude - Monsieur l'Inspecteur venait en droite ligne du "Midi" ! "Du Midi-moins-le-quant seulement" disait irrévérencieusement mon père. Il avait paraît-il du mal à s'acclimater chez nous.

La rareté de ses visites permettait au maître d'exercer ses méthodes peut-être pas très orthodoxes mais bien adaptées au milieu et où, bien souvent, la langue bretonne servait à expliquer ce que les élèves ne comprenaient absolument pas en français dont certaines intonations les faisaient sournoisement rigoler.

- "Hérésie, méthode anti-pédagogique" s'écria Monsieur l'Inspecteur le jour où il eut l'occasion de s'en apercevoir. Et il se mit en devoir de faire, devant un maître déjà chevronné une "leçon modèle" aux plus jeunes élèves ceux qui, justement, ne savaient encore dire que "oui, non, bonjour" et quelques autres mots usuels affreusement écorchés. Le résultat fut d'une splendeur grandiose quand il voulut passer au "contrôle des acquisitions"... "ne gomprenan ket", je ne comprends pas, fut l'invariable réponse des bambins et le théoricien de la pédagogie s'en alla, sans un mot suivi du regard narquois de l'instituteur.

Elle avait pourtant bonne réputation la petite école puisque des confins des communes voisines des élèves venaient ici, certains même prenaient pension chez nous et partageaient la vie de la famille. Ma mère qui assumait tout ce travail ne s'en plaignit jamais. En femme économe elle pensait que les denrées fournies par la famille des pensionnaires gratuits "mettaient du beurre dans les épinards" et qu'à la campagne même il fallait faire feu de tout bois pour vivre décemment du traitement d'un instituteur, de celui que la 3e République qualifiait d'élite quand elle avait besoin de sa caution près des masses et, les élections passées, de "modeste instituteur, humble ou même petit maître-d'école". La République les rétribuait proportionnellement à ces derniers qualificatifs.

Pourtant on sait bien maintenant tout ce que la République et la Démocratie doivent, depuis plus d'un siècle, à ces humbles bâtisseurs, ni rêveurs ni exaltés mais patients et fermes parce qu'ils étaient conscients de leur utilité.

Petit à petit ma mère put contempler avec satisfaction sa maison qui se meublait et je suppose que la grand-mère sage-femme y contribua puisqu'elle vint paisiblement, achever ses jours chez nous, près de sa petite fille. Malgré tout, pendant des années encore, la vie fut difficile et la guerre de 14-18 n'arrangea rien puisque, malgré ses quatre enfants,

mon père fut mobilisé et alla subir le rude hiver de 17, dans l'est, au front. Ses lettres à ma mère, toujours assez vagues en ce qui le concernait lui-même, dans le souci de ne pas l'affoler, n'oubliaient cependant pas de mentionner quelques personnes de leur connaissance restées, bien au chaud "embusquées" dans les bureaux, avec une certaine amertume.

La guerre achevée, la vie reprit son cours normal quand il fallut songer aux études des aînés qui, enfants de fonctionnaires, se voyaient presque systématiquement refuser le bénéfice des bourses d'études. Les trois aînés en pension, en un temps où aucun secours ni allocation ne venait aider les familles, et le quatrième dont on taillait les habits dans le tissu des vestes et capotes militaires que le soldat démobilisé n'avait pas cru bon de rendre à l'armée, tout laisse à croire que la vie présentait un bon nombre de difficultés.

Heureusement la santé n'était pas mauvaise et le "Skoler bras" était devenu un colosse de haute stature et de large ceinture ce qui n'était pas sans ajouter à sa prestance. Sa voix de stentor et sa longue chevelure ondulée lui donnaient l'allure du barde qu'il aurait été si une vie plus clémente lui eut laissé quelque loisir.

Défenseur de notre langue, tout en restant convaincu que le français était indispensable, il eut souvent maille à partir avec la hiérarchie Académique et aussi avec les hommes politiques en place - ou en mal de place - qu'il gênait, surtout les derniers, parce qu'eux ne savaient pas souvent le breton et se plaignaient "en haut lieu" de ce malotru qui osait, quand ils tenaient réunion politique préélectorale, les contredire dans la langue des paysans. Il est regrettable qu'il n'ait pas fait un recueil du récit de toutes les vilenies dont il fut victime car ce serait un merveilleux résumé de ce début de siècle aux puanteurs d'une politique dissimulée sous des aspects radicalo-bourgeois. Heureusement, pendant longtemps, notre commune demeura un terrain privilégié où le clergé et les châtelains ne se complaisaient point dans une sorte de tutelle autoritaire et n'étaient pas hostiles à une émancipation normale des paysans. Le recteur, issu lui-même de la paysannerie et dont nous reparlerons, aimait avant tout la paix pour exercer sans heurts et avec une certaine jovialité un fécond ministère. Quant aux châteaux, l'un n'était guère occupé par ses propriétaires et le second était la résidence de celui qui fut longtemps maire, homme libéral et fort respecté.

Si dans les années sombres de la seconde moitié du 19^e siècle et au début de celui-ci, les autorités académiques et préfectorales luttèrent contre l'emploi de la langue bretonne d'écoeuvante façon il semble bien, qu'à l'école, au temps où j'y allai pour la première fois il n'y avait plus de problème à ce sujet. Il y en avait eu longtemps et tout élève surpris parlant notre langue devait en être puri. Mon père, pendant quelques années, trouva un biais habile. Comme il devait chaque semaine fournir un état nominatif des élèves porteurs du "symbole" à la fin de la journée, en l'occurrence, ici, un petit sabot de bois, il y inscrivait le nom de son propre fils, ~~mon frère~~, de loin mon aîné. Nul n'en était dupe, bien sûr, mais comme théoriquement le règlement était respecté il n'y eut jamais d'ennuis à ce sujet.

.../...

Jamais cependant la fameuse affichette... "il est interdit de cracher par terre et de parler breton" ne décora la salle de classe et je suis persuadé que si on la vit peut-être dans quelques écoles elle était due à l'initiative de quelque instituteur importé d'une autre région de France comme il y en eut pas mal.

Pendant cette époque de chasse à la langue bretonne mon père put jouir d'une surprenante accalmie due, certes, à son stratagème mais aussi à une autre raison dont il m'a narré les épisodes ; trente ans après il en riait encore tant les faits en furent teints d'hypocrisie.

A cette époque peu de gens chassaient - du moins légalement et au fusil - et dans toute la commune on ne comptait que trois ou quatre chasseurs dont le recteur, le châtelain-maire dont on vantait loin à la ronde l'hospitalité et les "tirés" giboyeux et mon père. Le recteur, le père Gaffrelo, et mon père avaient l'autorisation amicale de chasser dans les champs, landes et bois appartenant aux châtelains et même, à l'occasion, d'y inviter quelques amis. Le reste du territoire de la commune se voyait envahi plusieurs fois par semaine par une quantité de chasseurs de Pontivy et cela ne plaisait guère aux cultivateurs encore assez mal disposés à l'égard des gens de la ville qui, bien souvent d'ailleurs, ne respectaient ni les clôtures des pacages ni les cultures. Un bon nombre de paysans, propriétaires de leur ferme vinrent se plaindre à la mairie et proposèrent à mon père de lui louer le droit de chasse pour une somme dérisoire et symbolique. C'était le seul moyen légal de s'opposer à l'envahissement des intrus. Il faut bien avouer que l'acceptation avait un certain arrière-goût de revanche à l'égard de certains personnages de la ville... Monsieur l'Inspecteur était chasseur !

Un beau matin le grelot de la bicyclette au cadre chevauché d'une plate serviette en cuir tinta dans la cour de l'école. C'était signe d'une inspection, ce qui était on ne peut plus normal. Ce qui le sembla moins cependant, c'est que ce même grelot tinta trois fois dans la semaine pour de nouvelles visites. A la dernière, mon père sentant la moutarde lui monter au nez se préparait à un de ces éclats dont il était coutumier, hiérarchie ou pas, quand Monsieur l'Inspecteur, cette fois, expliqua le motif d'une pareille assiduité qui, il le sentait bien, irritait son subordonné... "Je ne viens pas tellement pour vous inspecter mais, comme je suis*peu de temps dans cette circonscription, pour vous mieux connaître et aussi, comme je suis chasseur, pour bénéficier de vos conseils éclairés." S'il ne fut pas traité de faux jeton c'est que, malgré son tempérament bouillant, le maître d'école avait les nerfs solides. Il avait bien deviné, en fait, que ce monsieur venait, sans s'exprimer avec franchise, solliciter l'autorisation de chasser sur les terres louées.

Ne voulant pas faire durer la situation ambiguë d'un "supérieur" qui sollicite de son subordonné une faveur exceptionnelle et devinant chez celui-ci une certaine timidité, mon père abrégua vivement - "C'est entendu, je vous ferai connaître le territoire et vous prêterai même ma chienne si toutefois elle consent à vous suivre"- Ce que d'ailleurs elle refusa toujours hors de la présence de son maître !

* depuis

Ainsi la glace était rompue et il faut dire que d'excellentes relations s'établirent par la suite. Toutefois, ce jour là, mon père ne put s'empêcher d'ajouter - "ce que je ne comprends pas bien, cependant, c'est que depuis le début de la semaine vous me laissez tant d'honneur" - La réponse fut plus franche cette fois - "C'est que, voyez-vous, dans ma situation je ne pouvais me permettre de chasser avec n'importe qui" -..... Je vous l'ai dit, trente ans après mon père en riait encore.

EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE

Je vous ai dit que le père Gaffrelo, recteur de la paroisse, était déjà assez âgé, du moins le semblait-il à mes yeux de jeune garçon et ce qui est certain c'est que sa bedaine se voulait fort imposante sous la soutane. Malgré ces handicaps il aimait la chasse et maugréait de ne pouvoir la pratiquer qu'assez peu en raison des devoirs de sa charge mais surtout, je crois, par la peur de celles qu'ils nommait "les bigotes".

Que de ruses devait-il déployer pour satisfaire ce qu'avec trop d'humilité il qualifiait de vice !

Certains jours de la semaine il descendait de son "perchoir" - c'est ainsi qu'il désignait le presbytère situé sur la colline en haut du bourg - et passant par les champs, rasant le haut talus, il venait devant l'école pour siffler sa vieille amie, Fanfare, qui accourait à toutes pattes en jappant de joie. Le recteur promenait la chienne de l'instituteur ! C'était pour le moins un spectacle insolite ! Mais après tout la chienne était bien libre de suivre qui elle voulait n'est-ce-pas ? Les mauvaises langues, dieu sait s'il y en avait, ne pouvaient guère trouver matière à médisance car, ces jours là, les deux compagnons chasseurs ne traversaient pas le bourg et c'est là seulement qu'il y avait des commères désœuvrées à l'affût des faits et gestes de leurs concitoyens.

Fanfare était la compagne idéale du vieux prêtre car son âge l'avait rendue assez sage pour ne pas imposer à son compagnon des courses trop longues et éreintantes. D'ailleurs sa jugeotte de vieux chien avait dû lui faire comprendre, depuis bien longtemps, qu'il n'était pas nécessaire de forcer ses talents, le gibier ne risquant pas grand chose !

Mais la chasse préférée du recteur, celle qui convenait le mieux à sa complexion et à son âge, c'était l'affût aux ramiers. Pour pratiquer ce sport tranquille il lui fallait traverser le bourg de part en part et donc passer devant certaines maisons d'où des yeux intéressés guettaient les passants, n'en râtant que rarement les faits et gestes.

C'était sa terreur, sa vie paisible en était perturbée et il rougissait d'une colère retenue chaque fois qu'il y pensait, et c'est souvent qu'il y pensait ! Quand vraiment le guêt de certaines de ses paroissiennes était trop flagrant il lui arrivait d'oublier sa retenue, il explosait littéralement et son vocabulaire allait loin dans la violence des mots... en sourdine toutefois. Je crois d'ailleurs qu'il avait grand mal à se pardonner ses propres excès avant d'aller se confesser à un de ses confrères.

.../...

Mais que voulez-vous qu'il fût ? Ces yeux qui l'épiaient comme ils épiaient tout le monde étaient ceux de ses meilleures paroissiennes, celles qui décoraient son église, le suppléaient parfois dans la monotone répétition du catéchisme du jeudi ; des personnes dévouées et n'ayant, en apparence, que le souci du bien de la paroisse et de leur pasteur !

C'est certain, il le savait, l'une d'entre-elles, la seule qui sut écrire à peu près correctement, faisait de temps à autre un petit rapport qui, s'il n'atteignait pas Monseigneur, avait tout de même quelque écho à l'évêché ; oh, bien sûr dans un but toujours aimable et édifiant !

Il fallait donc passer devant ces maisons et il eut été difficile de faire autrement car, même au début de la période de chasse, la nuit tombait assez tôt. En passant par les champs le temps perdu à franchir talus et cultures était trop important car il fallait être revenu pour la prière du soir. Il trouva cependant une certaine parade et j'en fus témoin puisque le jeudi j'étais son accompagnateur, en somme je remplaçais la chienne Fanfare inutile, elle, à la chasse au pigeon.

Le jeudi après-midi, à l'heure convenue, tout jeune gamin, j'attendais qu'apparut en haut de la côte qui menait à son perchoir, le recteur que je voyais dévaler d'un pas gaillard jusqu'au carrefour, en zone neutre, à partir duquel son allure se modifiait brutalement. Il avait alors un air de grande dignité, ce qui lui était d'ailleurs naturel, sortait son bréviaire et allait d'un pas lent et inspiré ; virage à droite au carrefour, en zone dangereuse à partir de là !

Je suivais à une vingtaine de pas, "mine de rien" comme il m'avait dit et sans rire je vous assure bien à cause de la gravité du secret dont j'étais détenteur. Si vous aviez vu cette allure de parfait ecclésiastique, lent, digne, grave, attentif à saluer les passants, tantôt lisant son bréviaire, tantôt guignant les volets incriminés sans cesser de remuer les lèvres, vous auriez certainement été favorablement édifié.

Ces jours là il revêtait sa vaste pélerine et si sa dignité s'en trouvait accrue, les gouttes de sueur ne tardaient pas à perler à son front. Enfin, la maison du père Aupied, le forgeron, dépassée on le sentait soulagé d'un poids énorme puisque c'était l'extrémité du bourg et que, tout près, on apercevait les bois de Moustoiran.

.../...

Ouf ! Tiens prends ça ! disait-il en me posant la lourde pélerine sur l'épaule en même temps qu'il enfouissait son bréviaire dans l'insondable poche de sa soutane. Alors le pas de grenadier reprenait et j'avais assez de mal à suivre, empêtré dans le pesant vêtement. Lestement il sautait le talus situé à l'angle du chemin du château et de la route départementale après m'avoir intimé l'ordre de rester où j'étais, sur le chemin.

C'était, bien que j'en eusse l'habitude, une sorte de mystère de le voir sortir du bois, ceint d'une cartouchière et fusil à la bretelle. Cette mutation rapide me faisait penser à un "tour de magie" comme on disait alors et me laissait tout songeur. Un beau jour, n'y tenant plus, dissimulé par un buisson, j'épiai le curé qui venait d'entrer dans le bois et assistai à la métamorphose. J'ai sans doute rêvé pendant bien des années après à la scène entrevue tant elle me frappa. Je pense que le sexe des curés, pour moi, était aussi indéfinissable que celui des anges et j'avais fini, je crois, par l'assimiler à une variété du sexe féminin puisqu'il avait une robe ! Cependant des doutes subsistaient puisqu'on disait bien en notre langue "en Aotrou Person", Monsieur le recteur, et qu'il avait une voix si grave, de si grands brodequins pour marcher d'une manière toute martiale !

Ce jour là mon trouble fut immense en le voyant re-trousser hardiment sa soutane jusqu'à la ceinture... il avait un pantalon ! Aussi incroyable que ce fut pour moi il fallut bien que je me rendisse à l'évidence, il avait un pantalon ! Enfin, tout de même, ce n'était pas un pantalon d'homme puisqu'il s'arrêtait sous les genoux où il était serré par des espèces de pattes. N'empêche que ce soir là je fus bien distrait et n'écoutai pas attentivement les histoires que le brave homme racontait en marchant.

A l'affût je ne le quittais guère que pour aller faire le tour du grand bois et effrayer les pigeons qui, en principe, devaient venir se poser dans le bosquet judicieusement choisi par mon père qui y avait construit une légère cabane de branchages. C'est pendant ces errances solitaires, que je ne faisais qu'à contre-cœur dans la demi obscurité et le silence angoissant troublé seulement par les claquements d'ailes des oiseaux apeurés et les bruits de la ferme voisine, répercutés par l'écho, que je mijotais les farces dont j'étais assez prodigue.

Ainsi la consigne voulait qu'après mon tour du bois je revins sans faire de bruit à la cabane et, en vrai sioux, j'y réussissais parfaitement faisant sursauter le recteur perdu dans une méditation où mon irrespect me laissait croire que le pigeon rôti avait une large place. Plus méchante était l'autre ! Comme je servais de porte-pélerine, porte-carnier il me fallut être aussi un peu les yeux du chasseur myope

qui refusait de porter des lunettes à la chasse ; avait-il peur de perdre les précieuses lunettes, avait-il pitié des malheureux oiseaux qu'il eut trop bien visés ? Il ne m'en fit jamais confidence. Alors il m'arrivait de lui désigner à voix basse une lointaine pomme de pin au bout d'une branche en mentant effrontément, disant qu'un ramier s'était posé là. Il plissait les paupières, visait, attendait, visait à nouveau et, pan !! "je dois l'avoir eu, criait-il, va voir ! Et je revenais rouge de honte, mais sans doute l'oeil assez réjoui, tendant la pomme de pin au bout de sa branche.

Oh ! il n'était pas dupe malgré une certaine dose de naïveté et sa consolation, sa seule vengeance aussi, consistait à me dire : "tu vois bien que je ne suis pas si maladroit que ça puisque je l'ai eu ton pigeon" ! Et il appuyait bien sur "ton" pigeon. A ma décharge je dois dire qu'il m'arrivait aussi de lui en désigner de vrais !

Le retour se faisait de la même manière, le fusil "cassé" accroché à la ceinture sous la soutane, la pèlerine remise et le bréviaire "en batterie" suivant son expression, comme si ce dernier eut été sa dernière et ultime réserve contre l'ennemi qu'il allait falloir affronter dans quelques instants. Heureusement, très souvent, la nuit était presque tombée et la présence des bigotes très incertaine puisque, déjà, elles devaient être à l'église mais ... prudence... prudence ...

Certains jeudis ou jours de la semaine autres, ceux des vacances scolaires, notre curé insistait pour participer à une équipée plus lointaine en compagnie de mon père et d'un médecin du voisinage qu'il connaissait bien pourtant. Ce médecin était un vrai bricoleur et sa fougue mettait à rude épreuve les forces de notre nemrod ensoutané auquel, le voyant parfois essoufflé, il prodiguait des conseils de prudence, l'exhortant à rester paisiblement dans sa cure pour lire son bréviaire. Cela faisait râger le vieux recteur qui n'appréciait pas les conseils qu'il pensait être dictés par un soupçon d'anticléricalisme moqueur du médecin. Plus patient par habitude, mon père ne lançait jamais l'allure et même abrégait les séances de chasse dès qu'il voyait faiblir le pas, endiablé au début, du vieux chasseur.

Quant à moi, malgré mon jeune âge, j'étais à la fois chargé de remettre Fanfare sur la voie perdue et de suivre le recteur sous prétexte de lui servir de porte-cornier. Je pense que ce dernier poste m'était surtout confié pour veiller à la sécurité du vieil homme. Je devais l'aider dans les passages difficiles où son embonpoint lui occasionnait diverses difficultés que sa témérité pouvait rendre dangereuses en début de chasse.

Les appareils photographiques, à l'époque, étaient très encombrants, ne permettant que la pose et puis ils étaient d'un prix nettement au-dessus des moyens de mon père. Ceci dit nous n'eûmes pas le plaisir de fixer pour la postérité la sympathique silhouette du curé chasseur qui pourtant ne manquait pas de pittoresque. Quel dommage !

Mon père lui prêtait une paire de housseaux d'artilleur qu'il enfilait seulement sur les lieux de chasse et à l'aide de deux élastiques, il réduisait le bas de sa vieille soutane verdie à une espèce de culotte de zouave comme il en avait pris l'habitude au temps où il enfourchait encore sa vieille bécane. Un vrai zouave noir ! Son propre aspect le faisait rire aux éclats et en tout autre lieu et compagnie il se serait senti parfaitement ridicule mais dans les vastes landes il jouissait de la courte récréation qui lui permettait de vivre "autrement", ce dont il ne manquait jamais de remercier la divine providence. Il remerciait Dieu avec d'autant plus de ferveur qu'en pleine nature il avait la certitude de ne pas rencontrer celles qui étaient sa terreur et l'objet de ses cauchemars : les bigotes !

Pour la traversée des hameaux il ôtait les élastiques et la soutane se remettait en position correcte mais il n'ôtait pas les housseaux et ce curé botté avait un aspect plus cocasse encore. Peu importait d'ailleurs car chez les paysans il se sentait chez lui, à l'aise et sans le moindre complexe. Mon père et lui s'entretenaient en breton, avec les habitants qui ne manquaient jamais de les inviter à entrer, à s'asseoir et à prendre la traditionnelle bollée de cidre et, si l'heure convenait, sortaient de la huche le pain de seigle et le lard que nos deux chasseurs n'auraient jamais commis l'impolitesse de refuser. D'ailleurs cette collation était la bienvenue après tant de chemin parcouru.

C'est à l'occasion d'une de ces parties de chasse que sa témérité faillit lui jouer un très mauvais tour. Aux abords du vieux village du Guilly, entre une friche et un landier, il y avait un talus recouvert de son abondante toison d'ajonc qui n'était franchissable que par un passage étroit, tracé par les rares bergers qui l'empruntaient et les lapins qui abondaient en ces lieux. Comme cela arrivait très souvent, si la terre s'était un peu éboulée, il restait en travers du passage et à demi dissimulées, des racines d'ajonc terriblement traîtresses.

La voix de Fanfare, la bien nommée, se fit soudain entendre côté landier où mon père se tenait depuis quelques instants. Aussitôt, la voix de la chienne se faisant pressante, mon curé de bondir vers la brèche, lesté comme un jeune homme, pour se trouver en bonne position lorsque le lapin déboulerait au clair. Comme souvent, cette fois là, une compagnie de perdrix mise sur l'aile attirait mon attention car la consigne me faisait obligation de situer au mieux la nouvelle remise des oiseaux sur le flanc opposé de la prochaine colline afin que les tireurs puissent la retrouver plus tard.

Je fus arraché à mon observation par un hurlement et une bordée de jurons comme j'en avais rarement entendu ... non de d... de non de d... de bon d... ! Et ça reprenait de plus belle jusqu'à l'instant où j'apparus au sommet du talus où un spectacle d'une exceptionnelle qualité m'attendait. Mon vieux chasseur affalé dans une touffe d'ajonc qu'il écrasait de son poids, essayant vainement de se remettre d'aplomb et bien empêché de le faire par les branchages et les terribles piqûres. Je volai à son secours et l'aidai, tant bien que mal, car il pesait bon poids. à se remettre sur pieds mais je ne pus m'empêcher, tant

que j'eus ce spectacle sous les yeux, de rire à gorge déployée comme seuls les enfants savent le faire sans véritable irrespect. Je fus foudroyé par un regard d'une sévérité que je ne connaissais pas et, à l'instant, mes éclats stoppèrent net.

- Toi, tu n'as rien entendu hein !

- Oh non, Monsieur le Recteur, j'étais... heu, j'étais de l'autre côté du talus.

Il n'en crut rien sans doute mais tacitement je sus qu'il me faisait confiance et, en vérité, il eut bien raison car jamais je ne racontai à mes copains ce que j'avais entendu... d'ailleurs mon père avait entendu lui aussi, du moins j'en étais persuadé, et cela m'évita d'inutiles confidences.

La diversion fut aisée et le hasard vint à mon aide. Le lapin forcé dans ses derniers retranchements par Fanfare déboulait sur le sentier et je criai... Le lapin, le lapin ! Sous le coup de l'émotion, tout essoufflé encore, le pauvre saint homme rata sa cible comme il savait si bien le faire habituellement. Mon père, lui, ne la rata pas et, tenant le pauvre jeannot par les oreilles, vint l'offrir au maladroît avec des paroles consolantes "il y était, vous savez, mais par mesure de précaution, tout près du terrier, j'ai préféré l'assurer." Ce pieux mensonge fit naître un sourire radieux sur le visage du brave homme qui, soufflant et riant, enfila sa proie dans la musette-carnier que le portais pour son service et qui eut été bien plate si l'un des compagnons de chasse n'avait eu, souvent, la bonne idée d'y glisser quelque pièce de gibier.

Il fut sermonné, le curé ! C'était bien son tour, pour son impardonnable imprudence - on ne franchit jamais un talus comme celui-ci le fusil armé ! - Sa vieille rouillarde à chiens avait été heureusement projetée, sans mal pour elle et surtout pour son propriétaire, à quelques pas du douloureux point de chute.

L'émotion un peu atténuée, l'abbé demeura silencieux un bon bout de temps et je pensai qu'il remerciait le ciel de l'avoir si bien protégé... de lui avoir aussi donné ce beau lapin dont sa vieille bonne ferait un bon civet, de lui avoir aussi pardonné sa bordée de jurons. En vérité Dieu n'avait peut-être rien compris car les énergiques paroles furent prononcées en breton et n'étaient qu'une sorte de résurgence de souvenirs d'enfance.

Après tant d'émotions il fallait bien un petit arrêt à l'abri d'une haie, au bon soleil qu'il y avait ce jour là. C'était d'ailleurs la coutume quand nous chassions de compagnie, il fallait bien reposer les vieilles jambes et aussi les miennes, plus jeunes, sans compter que Fanfare appréciait, elle aussi ce temps de répit. C'était l'habitude de Fanfare de réclamer quelque pitance à cette heure là et elle avait que son maître avait, pour elle, bien garni son carnier.

C'était pour les deux hommes l'occasion de bavarder longuement pendant que je satisfaisais ma passion pour les couteaux de poche en taillant, avec celui que me prêtait mon père, une trique qui me servait à remplir avec efficacité mon rôle de rabat-teux et batteur de broussailles. Et puis en taillant mes bâtons je m'écartais discrètement des confidences qui ne me concernaient absolument pas !

J'entendais parfois mon père dire que la "philosophie" du recteur n'allait pas très loin - cela me permit de chercher dans le dictionnaire et je ne compris pas davantage - mais que c'était un homme d'un tel bon sens que toute conversation avec lui était un vrai régal. Ils connaissaient tous deux parfaitement la commune et ses habitants, chacun à sa manière et pour ce qui les concernait. La synthèse de leurs avis ne pouvait apporter, à l'un comme à l'autre, qu'une grande confiance et la certitude de mener chacun une action bénéfique.

Les aventures de chasse étaient multiples mais qu'elles se soient passées avant mon avènement au rang de porte-carnier, ou bien en mon absence, lorsque je dus entrer en pension pour la poursuite de mes études, celles qui suivent me furent racontées par mon père longtemps après.

Très souvent un vieux forgeron qui possédait un champ non loin du presbytère venait loquer à la porte du recteur pour l'avertir que "ma lièvre" était au gîte et qu'il ferait bien d'y venir voir. Souvent le recteur bondissait vers le lieu d'un possible exploit, armé de sa pétoire, mais il ne vit jamais "ma lièvre". "ma lièvre" était aussi célèbre dans le pays que le serait un O.V.N.I. de nos jours. Mon père lui-même s'y rendit souvent et ne vit jamais l'animal dont pourtant ses chiens retrouvaient le gîte et la trace. Finalement c'est le forgeron qu'on finit par surnommer "ma lièvre".

Le vieux prêtre était issu d'une race de paysans et avait conservé toutes les caractéristiques de nos ancêtres celtes : une foi naïve et pure, une charité patiente et discrète et des colères ! des colères subites mais aussi brèves que violentes. Il en souffrait de ces colères qui n'éclataient pas forcément dans l'exercice de son sacerdoce mais chez lui avec le seul témoin si indulgent qu'était Larbe, sa vieille bonne. Il fallait que, parfois la coupe débordât, pour qu'il s'ouvrit de ses rancœurs à mon père qu'il savait incroyant mais discret, il lui confiait ses révoltes dues à la parfaite hypocrisie de certaines de ses paroissiennes ou même parfois de certains de ses confrères que ses manières un peu abruptes semblaient offusquer.

Il lui était parfaitement odieux que, dans sa paroisse, il put y avoir, oh ! pas nombreuses, trois ou quatre personnes peut-être à se vouloir plus catholiques que lui ! Il croyait, l'avenir nous prouvera qu'il avait raison, que certains démêlés avec l'évêché n'avaient d'autre origine que certains pieux mouchardages exercés par l'une d'entre elles. On lui en voulait de son franc-parler, de quelques imprudences verbales, de ses manières de bon vivant, de son manque de componction. C'est du moins ce qu'il affirmait sans toutefois être absolument dupe ; il y avait autre chose qu'il subodorait sans pouvoir y croire. Dans les instants où son caractère heureux lui était toute appréhension, il arrivait à se persuader qu'il se souciait pour des vtilles, qu'on ne pouvait lui reprocher que de tancer vertement quelques ivrognes, parler un peu trop en breton, être en termes excellents avec les instituteurs, être aussi en bons termes avec les châtelains sans toutefois être servile !

Et puis il y avait d'autres périodes où, sans que nul au monde lui en ait fait la moindre réflexion, il se sentait déjà bien âgé à la tête d'une paroisse aussi grande et aussi pauvre et peut-être que certaines de ses bonnes âmes verraient avec joie un jeune vicaire le suppléer. Alors il ruait véritablement : non, non et non ! Il était bien assez solide physiquement et intellectuellement pour assumer sa tâche, son ministère plein et entier, être le pasteur de tous ces campagnards dans lesquels il se reconnaissait.

Il ~~par~~ tournait et retournait toutes ces idées sans démêler l'écheveau qu'à la fin tous les fils conducteurs avaient réussi à créer et à embrouiller, et puis ... ! Et puis un jour qu'il conversait avec quelques uns de ses confrères, il entendit un jeune et dynamique vicaire parler de "son" école et qui disait que d'autres devraient s'installer dans les environs. Il n'écouta pas la suite de la conversation mais s'en revint chez lui assez pensif, soulagé quand même car il connaissait désormais l'origine de certains de ses soucis.

Ce n'était pas à lui, humble prêtre de campagne, d'arrêter la machine déjà lancée dans tous les départements Bretons de construction de locaux et de création d'écoles catholiques. Il s'était promis que tant qu'il serait en place rien ne changerait ici, à ce sujet la paix règnerait, les chicanes ne s'enflaient pas plus qu'ailleurs mais il savait bien qu'un jour tout serait remis en question, le jour où il lui faudrait bien quitter sa paroisse et se retirer dans une semi-inactivité dont il avait horreur.

Il voulut bien, toutefois, après s'être fait longtemps "tirer l'oreille" que deux sœurs-infirmières viennent s'installer au bourg. Après tout, dans un pays où on appelait plus vite le rebouteux que le médecin, elles ne pourraient que faire du bien !

Les soins, l'hygiène, l'assistance aux vieillards devenus inutiles, n'étaient pas choses courantes sur notre butte et ce n'est pas légende que la mort du vieux Matao en 1845, au village de Poulharf. Tout simplement on acheva le vieux grabataire, sur sa demande paraît-il, à l'aide de cette célèbre pierre le "Mel Béniguel", la pierre bénite, que son propre fils alla lui-même quérir à la chapelle de Locmeltrou en Guern. Il songeait à tout ça le vieux recteur et il se désolait en pensant qu'il lui faudrait peut-être quitter ce pays avant d'en avoir extirpé des tas de vieilles coutumes qui lui semblaient hérétiques. Lui, le campagnard savait bien pourquoi, non contents de tuer les hérissons on les martyrisait ; tout simplement parce qu'à l'instar des chouettes ils étaient "loened en diaoul", les bêtes du diable et que si on fuyait les bohémiens ce n'est pas tant par peur de leurs visages basanés ou par crainte de leurs larcins mais parce qu'ils mangeaient... les hérissons !

Il avait bien été obligé, au début, de tolérer la vente, au Pardon de N. D. du Monstoir, de sortes d'amulettes de cire. La tradition était si bien ancrée, depuis tant de siècles sans doute, que la foule de pèlerins venus souvent de fort loin, achetait ces amulettes, spécialisées si on peut dire : un bras en cire si le malade souffrait du bras, une jambe, une main ...etc, qu'en procession on allait faire bénir par l'officiant à la fontaine sacrée pour, le soir même,

ranger le précieux objet près d'autres charlataneries entre les beaux draps de l'armoire.

Je crois bien que c'est lui qui mit fin à ces pratiques.

Bref ! Un beau jour les deux sœurs infirmières débarquèrent, venues de leur maison-mère située dans le sud du département, et elles occupèrent tout l'étage de la maison du forgeron, en "haut" du bourg.

Tout allait au mieux et leur lourde tâche ne leur laissait pas, au début de leur séjour tout au moins, le loisir de se mêler aux commérages. Cela ne dura pas très longtemps malheureusement car les bigotes confortées par la présence des "cornettes", s'enhardirent tant qu'au presbytère on sentit bientôt comme une odeur de complot qui montait du bourg.

Un complot bien feutré, encore très vague, mais qui ne laissait pas d'inquiéter le curé qui en avait la prescience. C'était, bien sûr, un complot très pieux, qui avait en somme une odeur de sainteté et c'est justement ce qui inquiétait le vieux pasteur qui savait à quoi s'en tenir à propos de la sainteté de certaines de ses ouailles. Les chuchottis, les chuchottas, les mines compassées, le regard pas franc des bigotes dont le zèle s'accroissait visiblement, tout concourait à rendre l'atmosphère irrespirable au vieux coureur de landes habitué aux senteurs des matins frais.

Et puis l'affaire éclata ! ... un "boum" dans le presbytère, au propre comme au figuré, car les portes claquèrent avec une violence telle, que Barbe la dévouée servante eut à un malheur épouvantable, ce qui faillit la rendre malade tant c'était contraire aux habitudes de calme de ce lieu de sagesse.

- Vous vous rendez-compte ! Vous vous rendez-compte ! suffoquait le recteur descendu à la mairie où mon père achevait quelque courrier pressé avant d'aller déjeuner.

- Quoi donc Monsieur le recteur ? Qu'y a-t-il de si grave ?

- Eh bien, lisez donc, lisez donc !

Mon père lut et éclata de rire pendant que le recteur affalé sur une chaise sortait son immense mouchoir à carreaux pour s'éponger le front ne comprenant pas du tout ce que mon père pouvait trouver de si risible.

Les bigotes avaient écrit à Monseigneur ... pas toutes, car une seule était capable de le faire correctement, ou à peu près, mais toutes étaient solidaires. Les religieuses n'avaient pas osé s'aventurer directement se contentant d'être sinon les instigatrices du moins les inspiratrices ; le style était là, c'était net !

.../...

- Vous n'allez pas vous rendre malade pour si peu de choses, Monsieur le Recteur, vous y êtes tellement habitué !

- Pas du tout, ce n'est pas comme les autres fois, c'est plus important puisque, pour information, les services de l'évêché me font parvenir la lettre !

Et de piquer une de ces colères rouges et tonitruantes. Ah ! les vieilles g...., elles veulent un vicaire, et un jeune en plus ! Elles trouvent que je suis trop vieux moi ... ! D'autres commentaires suivirent, paraît-il, qu'à table mon père qualifia, à la seule compréhension de ma mère, de "pas piqués des hannetons". Ce n'est que bien plus tard que je fus apte à interpréter ce fameux "pas piqué des hannetons" appliqué aux commentaires du curé.

Quelques temps plus tard, à la sortie de l'école, je sus la suite des événements et où en était arrivée la rogne du recteur. Il avait dû se passer pas mal de choses dans l'après-midi et je suis bien persuadé que le curé n'avait pas fait honneur à son repas car son état d'agitation contrastait nettement avec les périodes du calme nécessaire à la bonne digestion. Quand je le vis, en effet, il avait pris son pas de grenadier, n'avait pas son bréviaire et arpentait la rue qui mène chez les bonnes-soeurs. Mon étonnement fut grand de voir Joseph, le cultivateur, habillé comme s'il allait à la foire, suivant le recteur avec son char-à-banc.

Ceci m'intriguait car, les jours de semaine, il est rare de voir un char-à-banc et un paysan habillé "propre" circuler au bourg. Je suivis donc et, en vérité, ce ne fut pas "piqué des hannetons" !

Là-haut l'ouragan se déchaîna après qu'en quelques enjambées le recteur eut franchi l'escalier qui menait à l'appartement des soeurs et mon copain Jean, le fils du forgeron, moins bien renseigné que moi n'en croyait pas ses oreilles.

Bientôt deux malles et deux bonnes-soeurs pleurantes furent hissées dans le char-à-banc et hue, cocotte !

Dans mon imagination de gosse, la voiture de Joseph les ramenait directement à leur maison-mère, loin, loin, dans le sud, sur la côte et qu'il leur faudrait bien toute la nuit pour accomplir ce trajet. Je fus donc très surpris, le lendemain matin, de voir Joseph qui vaquait à ses occupations habituelles et il rigola bien quand je lui eu dit ce que j'avais imaginé. Non, il était tout simplement allé à la gare de Pontivy pour y embarquer ses voyageuses !

Le coup avait été dur pour une certaine coterie et l'acte d'autorité, certainement autorisé par la hiérarchie, redonna au desservant tout l'apaisement qu'il recherchait depuis longtemps. Les rixes ne se soulevèrent plus pendant un certain temps et une époque feutrée, trop peut-être, succéda à l'ouragan.

Comme la vie a repris son cours normal, on pourrait croire que l'ennui s'installa au village mais, pas du tout, les événements quotidiens sont assez denses pour fournir matière à de longues conversations et il est souvent question de notre vieille voisine "seureh Nozarch". Pourquoi en parle-t-on d'avantage en ce moment alors qu'elle habite ici depuis toujours. Peut-être parceque le recteur, l'autre dimanche en chaire, lors de son habituelle chasse aux superstitions, a fulminé contre ceux qui sont, ou du moins voudraient faire croire qu'ils le sont, des sorciers, des sorcières surtout !

Elle habitait l'appenti de la vieille école et était donc proche voisine de mes parents, déjà âgée lorsqu'ils vinrent habiter là, je ne l'ai guère connue. On la nommait "seureh ou seurez Nozarc'h", Soeur Nozarc'h. Curieux personnage que cette femme discrète qui, malgré l'appellation de "soeur", n'appartenait à aucun ordre religieux mais dont on trouvait beaucoup de semblables en Bretagne, veuves ou vieilles filles, qui se dévouaient à certaines besognes d'entretien de l'église tout en menant une vie édifiante. Peut-être celle-ci était-elle à la fois respectée et crainte parce qu'elle avait, disait-on, "le Don", sorte de pouvoir magique de guérir qui semblait remonter à la nuit des temps et qui était transmis de père à fils ou de mère à fille.

A Malguénac, cependant, si "retardé" que fut paraît-il le pays, on n'y croyait plus ou du moins on feignait de ne plus y croire aux "jeteurs de sorts". Et pourtant c'est à cette époque que se produisit, pas loin d'ici mais dans une autre commune, précisément près de cette chapelle qui détint autrefois le "mel béniguet", à Locmeltro, une sombre histoire de sorcellerie. Dans la ferme hantée se passèrent un tas de choses extraordinaires, visibles de tous ou de presque tous : des assiettes qui volaient par les fenêtres, de grosses pierres qui descendaient du grenier, du foin qui s'envolait sur l'aire et un tas de "manigances" qui s'arrêtaient subitement dès que les gendarmes étaient signalés dans les environs. Il paraît qu'il y vint un prêtre exorciste. Et puis un beau jour tout cessa mais resta bien dans la mémoire de gens de mon âge sous le nom de "Diable de Locmeltro".

Nul n'expliqua le phénomène et certains goujats prétendirent que la fille de la maison ... ceci, celui, un tas de choses que je ne compris absolument pas et que personne ne put m'expliquer d'ailleurs.

Pourtant il était loin le temps où le compère laboureur qui avait bien trop bu et s'était endormi dans une grange ou au revers d'un talus racontait à son épouse, inquiète certes mais aussi fort en colère, qu'il avait été ensorcelé par des "konniganet" et obligé d'errer toute la nuit. Ce genre d'histoires chères à nos ancêtres celtes, n'avait plus guère d'écho même dans les hameaux perdus au bout des landes.

.../...

Alors la "seureh" pourquoi avait-elle tant de clients, plus précisément de clientes ? C'est que l'on croyait encore, on y croit toujours, en ce "Don" sorte de magnétisme, de fluide que posséderaient héréditairement certaines personnes, les rendant capables de guérir un peu tout si, à leur puissance personnelle, elles ajoutaient un bon tas de prières et litanies qui n'étaient pas forcément chrétiennes ou adressées à quelques vieux saints bretons inconnus.

Elle possédait un talisman qui ajoutait très certainement une pointe de mystère à ses interventions ; c'était un collier de perles percées d'un trou, découvertes dans une des nombreuses sépultures préhistoriques saccagées au cours des siècles. Ce collier de sept perles -sept est le nombre sacré des celtes- existe toujours et comprend des corindons, une belle opale et de l'ambre. Chacune de ces perles, de forte taille, avait une vertu spécifique et leur ordre était immuable ; obligatoirement elles devaient être enfilées sur trois fils de chanvre non tressés. Chose curieuse, un jour, mon père était devenu détenteur du collier voulut en avoir le coeur net et connaissant une espèce de vieux thaumaturge il lui confia le collier après avoir changé l'ordre des perles. Le vieux bonhomme prit les sept perles dans ses mains comme pour les réchauffer et, sans se presser, il les remit sur leur fil dans l'ordre comme si celui-ci eut été évident.

Mais revenons au temps où "seureh" exerçait encore ses talents et où il fallait bien pour aller chez elle, à son "penty", passer devant l'école. Les visites fréquentes de femmes souvent étrangères à la commune ne manquaient pas d'intriguer mes parents et c'est la voisine elle-même qui en parla la première, comme il se devait en ces temps où la discrétion était une qualité fort prisée. Elle était guérisseuse !

La pièce où vivait la vieille femme n'était guère meublée et le regard était tout de suite attiré par l'horloge et une espèce de commode sur laquelle trônait une antique statuette de la vierge à l'enfant portant en sautoir le fameux collier. Devant la commode il y avait une chaise basse qui devait servir de prie-dieu. Priait-on Dieu en ces lieux ou bien y prononçait-on des paroles magiques et incantatoires devant le fameux collier, le "Gougad paterened" qu'on peut traduire en "collier de pate-nôtres" ?... Voilà bien ce qu'aurait voulu savoir Monsieur le recteur !

Si elle révéla à mes parents les grandes lignes du rite qu'elle observait en présence des femmes qui sollicitaient ses services, elle ne put évidemment leur transmettre son secret qui venait de la nuit des temps et qui disparut avec elle.

.../...

Ce collier avait disait-on le pouvoir de guérir les maux de seins des nourrices et même de donner, en abondance, du lait à celles qui en manquaient pour nourrir leur enfant.

Le curé fulminait en chaire le dimanche contre la "sorserieh", la sorcellerie, et on savait bien qui il visait tout particulièrement et il est probable que bien des regards convergeaient vers la petite vieille qui, les mains ceintes de son chapelet aux énormes perles de bois, priait avec dévotion aux premiers rangs de l'assemblée, sans que jamais la moindre émotion parut sur son visage.

Il n'osait pas aller trop loin dans ses propos, le recteur, car l'affaire était complexe. En effet si avant de remettre à la solliciteuse le collier-talisman, le gougad, on récitait certaines incantations suspectes on ne pouvait oublier que le collier était placé sur le col de la Sainte Vierge ! Il était, par conséquent, un objet béni !

Lorsqu'elle sentit sa fin prochaine, seureh Nozarc'h légua à mon père la vierge et le collier et plus tard mes parents achetèrent, à la vente aux enchères du pauvre mobilier, l'horloge rustique à laquelle leur vieille voisine semblait accorder une importance considérable comme si les patenôtres avaient été mesurées par l'inlassable tictac.

Elle avait pris soin en léguant le collier de faire promettre à mes parents de ne jamais le refuser si une femme venait le solliciter. Sachant où se trouvait le précieux objet on vint, en effet, en demander le prêt... sans les patenôtres bien entendu et sans rétribution ! Une fois il ne revint plus et, comme personne n'avait pris soin de demander à l'emprunteuse, étrangère à la commune, le nom de son village mes parents le crurent définitivement perdu.

Plusieurs années passèrent et si la statuette était toujours là le collier ne lui ceignait plus le col. Ce fut une espèce de miracle qu'un ami invitât mon père à une battue aux renards dans les bois d'une commune voisine et qu'il se trouva obligé de passer par un hameau perdu au bout d'un marécage. Il s'entendit hêler par un paysan qu'il ne connaissait pas et qui insistait, selon la formule rituelle, pour qu'il vint boire "un' tasad chistr". A moins d'être fâché on ne refusait jamais, dans notre pays, une telle invitation, c'eut été faire affront !

- On vous doit des excuses, lui dit le bonhomme, pour n'avoir pas rendu le gougad depuis si longtemps mais c'est que ma femme a eu un autre enfant depuis et qu'elle a encore eu bien des difficultés qui l'ont obligée à porter plus longtemps le collier.

Le collier revint prendre sa place et ne la quitta plus. Sans doute sa longue absence l'avait-elle fait oublier ou bien n'étant plus accompagné par les patenôtres avait-il perdu pour les nourrices ses vertus essentielles. Cependant quand le recteur venait chez mes parents il jetait au gougad un regard dénué d'aménité.

Il y venait d'ailleurs plus rarement depuis qu'il sentait sourdre avec plus d'intensité les échos de la lutte qui opposait l'école laïque à l'école confessionnelle dans les bourgs voisins ; non qu'il fût le moins gêné à l'égard de mon père mais parce que les commérages des bigotes allaient aussi s'accroissant. Sa position, cela se conçoit, était d'autant plus délicate au regard de ses confrères qu'il avait résolu de terminer en paix les dernières années de son ministère en évitant toute friction désagréable avec les tenants de l'une et de l'autre école. Son église était pleine à tous les offices, il ne manquait pas un enfant au catéchisme, la paix régnait et le vieux pasteur jugeait qu'il n'y avait pas lieu de bouleverser quoi que ce soit.

Néanmoins, les jours où une fête venait égayer notre foyer : anniversaire, communion ou autre, nous l'entendions, vers la fin du repas, grimper l'escalier...

- En passant, très rapidement, pour le café, disait-il !

Pour atteindre l'école il lui avait fallu user de ses ruses habituelles, longer le talus et traverser l'aire d'une petite ferme en dissimulant au mieux la bouteille de vin mousseux qu'il ne manquait jamais d'offrir à ces occasions. Quel délice ce vin mousseux, dernière, vraiment rare chez nous, auquel j'avais le droit de goûter quelques gouttes.

Il me semble bien me souvenir avec quelle componction ce nectar était dégusté ; mes parents remerciant le recteur qui, lui, remerciait certainement Dieu de lui avoir donné des paroissiens, châtellains sans doute, aussi généreux.

C'était l'occasion de grands débats tout pacifiques entre mon père et le prêtre, chacun se connaissant un assez mauvais caractère, s'arrangeant pour ne pas heurter les convictions de l'autre. La meilleure manière de donner bon tour à la conversation était de raconter des histoires : des histoires de chasse certes, des histoires de la vie quotidienne sans médire du prochain cependant, des histoires de curés... Ils en connaissaient un tas. Les unes pouvant être dites devant un enfant mais certaines autres requéraient des apartés qui déchaînaient le rire des deux hommes et offusquaient ma mère. C'est en raison de ces apartés que certaines histoires m'échappèrent et, si certaines me furent racontées plus tard, d'autres sont à jamais perdues.

On ne prête qu'aux riches et il y a peu de temps j'en entendis une bien bonne qui ne peut être que vraie puisqu'elle me fut racontée par un ancien desservant de la paroisse mais, qu'à cause des fameux apartés, je ne connus pas dans ma jeunesse. Le truculent recteur, natif de la région du Faouët, avait conservé des relations avec ce pays, en particulier avec l'abbaye et son orphelinat voisin qui possédait une ferme modèle. Il adressa une lettre, rédigée au nom du responsable de cet établissement agricole, aux desservants de paroisses où s'arrêtait le petit train des Chemins de fer du Morbihan, les conviant à venir prendre livraison, en gare, d'un jeune goret en surnombre qui leur était offert.

Beaucoup, alléchés par l'aubaine, se rendirent à leur gare respective et bien entendu n'y trouvèrent pas le cadeau promis. Les uns le prirent bien, d'autres se fâchèrent et découvrirent, mais longtemps après, quel était l'auteur de la plaisanterie.

Beaucoup plus certaine est l'histoire de la citrouille lumineuse !

Au coin d'un champ, non loin de la route de Guéméné, il y avait un petit landier qui resta longtemps sous cet état car il recouvrait, disait-on, les ruines d'une antique chapelle. Il n'est pas certain qu'il y ait jamais eu de chapelle en ces lieux mais la tradition populaire, qui voulait qu'il y en eut, préserva longtemps des sites néolithiques... dont les engins modernes et l'ignorance sont venus à bout.

La tradition, donc, le certifiait et peu de gens s'aventuraient sans frissons sur le sentier qui bordait le landier et encore ne s'y aventuraient-ils qu'après avoir fait maints signes de croix. Il n'y avait que quelques individus, fortes-têtes et goguenards qui étaient, assez téméraires pour le franchir quand ils avaient bien bu, après les douze coups de minuit.

C'était ce chemin qu'empruntait souvent, lorsqu'il ne restait pas caver dans une grange ses trop abondantes libations, un ouvrier agricole, un journalier comme on disait, vieux bonhomme connu pour son irrespect de tout ce qui touche la religion. Bien souvent le curé l'avait mis en garde, le menaçant des foudres célestes, sans résultat autre que d'accroître les bordées d'imprécations. Las de ce mauvais exemple pour ses bons paroissiens et sachant que dans ce pays on se livrait pas mal à l'intempérance et à l'imitation des ivrognes, mauvais-plaisants, le recteur imagina une farce qui demanda une longue préparation et la complicité du fidèle bealeau, Irwan.

Le vieux pochard allait répétant après les menaces du recteur : "le diable, le diable ! eh bien il n'a qu'à se montrer celui-là et on verra si le recteur dit la vérité !".

Creuser une citrouille, ne lui laisser que les ouvertures représentant les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, y introduire une bougie et fixer le tout au bout d'une longue perche dans le landier serait une tâche accomplie en un clin d'oeil.

Une nuit donc, un samedi soir, parce que le pochard rentrait chez lui, sans marque, cette nuit-là et qu'en plus les fins de semaine s'accompagnaient d'une "cuite" plus accentuée encore, on mit en place le dispositif du "spontail", l'épouvantail. Les chants avinés annoncèrent dans le noir l'arrivée prochaine de l'ivrogne et il suffit alors d'allumer le lampion pour obtenir l'effet désiré...

Une sainte frousse fit hurler le bonhomme qui, vraisemblablement ne courrut aussi vite de sa vie !

Depuis cette nuit mémorable notre homme, qui ne fut pas guéri de son vice pour autant, racontait à qui voulait l'entendre que le diable, eh bien, ça existait ! Lui, il l'avait vu, "mallah doué", non de dieu ! Même qu'il n'était pas beau et que sa figure était grosse et pleine de feu de l'enfer à l'intérieur !

L'ennui c'est que, la farce accomplie, on oublia la citrouille dans le landier et qu'une personne plus saine d'esprit, passant par là, trouva "le diable" dont tout le monde parlait tant et on insinua que le recteur lui-même avait imaginé toute l'affaire... mais que n'insinue-t-on point ? Il est vrai que la suspicion était assez fondée car le recteur était le seul à cultiver les citrouilles ! et qu'on n'en voyait que dans le jardin du presbytère !

Tous ces amusements qui décelaient le caractère d'un homme heureux, à la conscience tranquille et aux digestions paisibles n'enlevaient en rien à la façon consciencieuse dont il accomplissait ses tâches quotidiennes, les devoirs de sa charge. Homme curieux et cultivé, il regrettait de n'avoir à sa disposition que les ressources d'une bien maigre bibliothèque et que celle de mon père, à part les livres d'histoire et de littérature, soit trop profane pour lui.

Pourtant il faillit bien y avoir entre mon père et lui une petite fâcherie qui aurait pu "tourner à l'aigre" et j'en fus très innocemment cause.

Comme l'avaient fait mes aînés j'allais au catéchisme ; c'était la volonté de ma mère et mon père n'aurait voulu causer aucune peine à son vieil ami en me l'interdisant. Je fus très vexé lorsqu'on me remit un livret de catéchisme en français alors que presque tous mes copains avaient le manuel en langue bretonne. Il fallait bien augmenter le groupe de francisants : une fille dont le père était garde-chasse et qui venait du nord de la France, une fille et un garçon "gallos" ; j'avais d'ailleurs cru comprendre que "Monseigneur" était très favorable à l'accroissement du nombre des catéchisants en français pour favoriser une sorte de bilinguisme.

Un jour, triomphant, je revins à la maison fier d'un savoir tout frais et, à table, je ne cessais de bourdonner : "...le monde a été créé il y a six mille ans... le monde a été créé il y a six mille ans..." tant et si bien qu'à la longue cela finit par agacer mon père qui prêta une oreille attentive et bondit littéralement quand il réalisa bien ce que je répétais à satiété. Il roula de gros yeux et me pria verbalement de cesser de dire de telles âneries. Des âneries ! ce qui me paraissait être une extraordinaire vérité que venait de nous apprendre le recteur ! j'ouvris donc mon livre de catéchisme à la page cochée de la leçon et "la chose" y était bien. Ayant failli s'étrangler de colère mon père décida, un peu vite, que je ne mettrais plus les pieds au catéchisme et si la menace ne fut pas mise à exécution les reproches qu'il adressa au recteur jetèrent sur leurs relations un froid qui dura bien deux jours.

La preuve que la fâcherie fut de courte durée c'est que le jeudi suivant les revit tous deux au bois à l'affût dans la cabane de branchages.

.../...

C'est à cette époque que mon père racontait la dernière blague qu'il attribuait au seul curé mais à laquelle, j'en suis certain, il avait aussi participé. Il y avait en ces temps-là, au château de Lesturgant un garde chasse nommé Cochevelou ou Couchevelou qui, je ne sais pour quelle raison n'avait pas l'heur de plaire au curé. Un jour que les deux compagnons de chasse passaient aux abords du château, le garde vint les avertir du danger qu'il y avait à pénétrer dans un bois qu'il leur désigna ; il venait d'y tendre des pièges à renards. En vérité ces pièges dataient du temps où les loups hantaient encore les environs et étaient constitués de mâchoires terribles et le recteur les connaissait bien. Il attira donc l'attention du garde sur le danger que ces pièges représentaient pour les gens qui se risquaient à passer par là et qu'il lui fallait apposer un peu partout, aux entrées du bois surtout, des pancartes bien visibles.

- "Tu écriras dessus : attention aux pièges à loups - !

Les châtelains étaient absents pour un certain temps et le garde, presque illettré, se demanda bien, au moment de réaliser l'ouvrage, comment il écrirait ce que lui avait dit le recteur. Il vint donc au bourg s'informer mais, sans doute s'y prit-il à un mauvais moment, car le curé lui fit comprendre qu'il n'avait pas le temps - il avait sans doute un baptême - et lui répondit : "-tu n'as qu'à écrire comme tu prononces, c'est tout simple...!".

Je crois bien qu'il avait une idée assez nette de ce qui allait arriver, le farceur ! En effet, dès le lendemain, on vit, sur des planches clouées aux arbres les plus en vue aux entrées du bois, en couleur d'un magnifique bleu-charrette pour mieux attirer le regard, "Attention-aux-pieds-jaloux".

La rigolade fut intense les jours qui suivirent quand les invités du maître des lieux, revenus de voyage, passèrent devant le bois piégé. Le pauvre garde ne sut jamais pourquoi ces beaux messieurs s'esclaffaient en passant devant les panneaux dont il était si fier.

Mais tout à une fin et depuis déjà quelques temps la jovialité du desservant était un peu crispée et il fut bien obligé un jour, avant que la malignité des bigotes ne s'en empare, d'annoncer la triste nouvelle de son prochain départ. Atteint par la limite d'âge à une époque où le recrutement des séminaristes était abondant, il lui fallait bien laisser la place. Se sentant encore robuste il avait bien pensé se retirer aux environs du Faouët avec Barbe, sa servante, elle aussi de cette région comme l'indique son prénom des bords de l'Ellé, mais le grand-âge, la sagesse et aussi une quasi pauvreté firent qu'il se décida tout de même à terminer paisiblement ses jours à la maison des vieux prêtres de Sainte Anne d'Auray.

... / ...

J'étais en pension quand il partit et je n'appris sa mort que bien longtemps après.

Beaucoup de choses changèrent après son départ. Les questions scolaires ranimèrent les vieilles haines qui couvaient depuis plus de cent ans entre familles dites "rouges" et celles de ceux qu'on qualifiait de "chouans".

C'en fut bien fini de l'amitié de l'habit noir et de la soutane ! Et pourtant des hommes d'humble origine surent dominer tous les obstacles qui pouvaient, à cette époque paraître insurmontables parce qu'on s'ingéniait, pour des raisons plus politiques qu'idéologiques, à les dresser sous leurs pas. Unis par un respect réciproque, une tolérance intelligente, par l'envie de faire profiter les démunis de ce qu'eux-mêmes avaient eu tant de peine à acquérir, ils l'étaient aussi par l'amour de leur Bretagne dont ils ne se départirent jamais.

=====

La vie ne s'arrête pas quand disparaît un ami, je crois même que l'intensité de l'effort accompli pour surmonter la peine, sinon le désarroi, magnifie l'existence et exalte le désir de se montrer digne de l'amitié.

Chez nous on parla longtemps du vieux recteur et ce fut l'occasion d'écouter d'autres récits, de rafraîchir ma mémoire de détails qui, en raison des fameux apartés, n'avaient pu être confiés à de si jeunes oreilles.

Dès qu'il avait un auditoire et c'était très souvent le cas chez nous où la famille nombreuse, le grand nombre d'amis, la succulente cuisine de ma mère aussi, formaient, le dimanche de grandes tablées, mon père racontait.

Il racontait et je vous assure bien que nul ne songeait à l'interrompre tant il avait l'art de dire les choses de sa voix un peu lente qui conservait, non pas l'accent car il n'y en a pas, mais la manière du parler Pourlet, d'ailleurs on n'interrompait pas en ces temps-là, on savait écouter, on était poli !

Cela commençait toujours par les histoires de chasse, continuait par les histoires de "son" curé et se terminait par les histoires de guerre.

Ah, ces histoires de guerre comme elles rompaient l'enchantement certains jours, bien choisis d'ailleurs, ceux où il y avait à notre table son ami directeur du collège dont j'étais élève. Il n'avait pas fait la guerre ce monsieur, il avait été réformé et les allusions pleuvaient dru au cas des gens restés "dans la naphthaline", tandis que, lui, père de quatre enfants avait dû partir dans l'Est et y subir l'épreuve de deux durs hivers. C'était sa petite rogne qui ressurgissait épisodiquement et qui lui faisait dire souvent que les "tire-au-flanc" avaient souvent échappé au départ pour cause de sénilité précoce... Combien d'anges n'ai-je pas vu passer ? Bien entendu tout le monde savait qui était visé ! Quelqu'un essayait-il de détourner la conversation, c'était peine perdue et le récit ne s'achevait jamais avant que tous les griefs et amertumes n'aient défilés dans leur ordre habituel et immuable : les gars qui avaient les pieds gelés, le camarade qu'il avait fallu tenir, dans un wagon, pendant que le chirurgien, sans possibilité d'anesthésie, lui coupait la jambe, le pinard si glacé en 17 que les fûts éclatés nécessitaient l'emploi de sacs pour son transport aux tranchées etc... Pendant ce temps là d'autres avaient les pieds bien au chaud !

Seule ma mère en bonne maîtresse de maison qu'elle était, arrivait parfois à tarir le flot. Son procédé était, en général, infallible et tout simple ; il consistait uniquement à demander des nouvelles de ma scolarité et en somme, pour moi, à achever piteusement l'après-midi dominicale. Heureusement ces séances de torture avaient lieu lors de "petites vacances" et le lendemain me laisserait assez de loisir pour digérer ma honte. En effet, invariablement, pour récupérer un peu de sa dignité en péril la réponse du directeur était : "ne fait pas ce qu'il pourrait ... en math, c'est même faible, très très faible" ! Et voilà, l'ire paternelle se retournait contre moi sans qu'il me fût même possible de me défendre. Oh, bien sûr, quand je sentais que le supportable était outrepassé je m'éclipsais en douce pour aller dire, à la

cuisine, où ma mère avait toujours à faire dans ces cas là... "qu'à la pension on crevait de faim...". C'était la belle époque où les directeurs de ces établissements étaient ce qu'on appelait des "marchands-de-soupe" et mon affirmation était loin d'être dénuée de vérité. De la salle à manger m'avait-on entendu ? Je n'en suis pas certain, mais ce dont je me souviens bien c'est que mes parents ne purent jamais admettre qu'en pension, chez des amis, je puisse avoir faim. Si, devant la femme de "Peter", surnom de notre directeur qui se prénommait Pierre, ma mère s'inquiétait de ma maigreur et de ma mine de "papier-mâché" celle qui régnait dictatorialement sur l'internat répondait d'un ton qui se voulait doctoral : "il grandit trop vite, il assimile mal, il est en pleine formation etc... etc...".

Heureusement ces invités quittaient assez tôt la maison pour parcourir avant la nuit, dans leur cabriolet loué, les douze kilomètres qui les séparaient de Guéméné. Bien entendu la hâte de partir assez tôt dispensait du quasi inévitable tour du jardin où mon père faisait admirer ses légumes mais pendant lequel toute occasion eut été bonne pour reprendre le sempiternel et directorial reproche à mon égard ... "Ah, son frère était bien plus sérieux que lui, lui au moins ... lui ceci ... lui cela ! Un vrai filon en somme pour qu'à propos de choux gelés on ne reparlât de ceux de la guerre 14-18. Heureusement ce monsieur de la ville s'intéressait peu au jardinage et je me sentais soulagé lorsque sa voiture avait disparu au détour de la route.

Le temps et l'âge aidant l'instituteur-secrétaire de mairie était parfaitement intégré à la vie de la commune et il n'était plus question de "diavoul" ou de "Pourlet", il faisait partie du paysage. Sa silhouette imposante et sa voix puissante en faisaient un personnage respecté, craint aussi parfois à cause de ses réparties un peu vives qui portaient juste et aussi du ton moqueur typiquement Guéménais qu'il avait conservé.

La guerre avec tous ses malheurs avait frappé très durement la commune et, subitement, un grand pan du mode de vie antérieur s'était écroulé, les mentalités avaient changé et la fierté communicative de ceux qui étaient revenus de la grande tourmente remodelait la façon de vivre des femmes et des plus jeunes. Un peu d'instruction, l'étude du comportement et de la façon de travailler des gens que l'on avait connus dans les régions où sévissait la guerre, donnaient plus d'autorité au jeune agriculteur qui ne s'en laissait plus conter dans les conditions, autrefois draconiennes, de ses baux et locations. Malgré le grand nombre de ceux qui n'étaient pas revenus, le pays trop pauvre n'était pas capable de nourrir tout son monde et un nombre considérable de jeunes se laissa tenter par l'exil et le travail assuré à Paris ou dans un petit emploi "sous l'Etat". Les relations avec les voisins des communes limitrophes s'étaient peut-être un peu adoucies - tel garçon d'à côté n'avait-il pas été voisin de tranchée ? mais n'en conservaient pas moins le sel moqueur qui venait d'un lointain passé. Les Cléguérecois restaient les "Chistr pir" parce que chez eux une certaine variété de poires permettait de faire un cidre qui, bu jeune, était une atrocité, une vraie rape à gosier qu'on n'hésitait pas à surnommer le "chasse-cousins".

Cette appellation avait peut-être quelque vérité car, en Bretagne, on arrivait par un biais ou un autre à se retrouver tous cousins et que certains dimanches le nombre de "cousins" à venir "goûter le cidre" était excessif. Il est vrai que pour les vrais cousins ou amis, le Cléguérecois savait trouver dans son cellier la bouteille de ce même poiré vieilli qui était un vrai régal. Ce surnom de "chistr pir" était pour le Cléguérecois une véritable identité mais était prononcé par nous sans la moindre agressivité car nous avions vraiment très peu de relations avec le chef-lieu de canton dont le territoire est mi-breton mi-gallo. Sauf sur les limites on ignorait les habitants de Guern, les "Guernad" qui appartenaient à un autre canton, on se devait d'avoir le moins de relations possibles avec les habitants de Séglien qui, bien que voisins, étaient des "Pourlet". Il faut bien remarquer que, sauf sur les "frontières" les mariages extra-communaux étaient plus nombreux avec filles ou garçons du sud et de l'est de notre territoire.

Tous ces campagnards au particularisme si bien tranché, qu'ils soient d'une paroisse ou d'une autre, amis ou ennemis héréditaires, s'entendaient fort bien pour dauber les citadins, les Pontéviens en particulier, qu'ils désignaient, à cause de leur démarche qu'ils jugeaient prétentieuse, par le sobriquet de "réor moen", les culs minces ! Il est bien évident qu'enfant du pays mais vivant peut-être un peu différemment j'avais aussi droit à une certaine part de sarcasmes... pas trop cependant car j'avais "de la défense" et même étais assez porté à la bagarre. Ainsi on portait en ville des culottes courtes jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans et pas à la campagne, ce qui faisait qu'à l'école j'étais seul de mon espèce. On ne m'appliquait pas le surnom de cul mince mais c'est tout juste. J'entendais souvent dire que je "marchais fier" et ceci aurait pu me vexer car mes sabots de bois sortaient de chez le même sabotier que ceux de mes condisciples et devaient me donner une démarche identique à la leur ... il est vrai que cette réflexion fâcheuse venait des filles et lui enlevait un peu de son importance... on ne se bat pas avec des filles voyons !

Je me souviens cependant qu'un samedi soir, m'en revenant à pied de la gare du "tacot" dite Gare de Malguénac - Malguénac 5 kilomètres - et qui se trouvait sur le territoire de Séglien, un gars de mon âge, perché sur sa charrette, après m'avoir regardé d'un oeil torve, me cracha ce qu'il croyait une insulte : "Paltok bras", grand paletot ! Ce soir d'hiver j'avais revêtu un pardessus peut-être un peu grand, en effet, mais qui me comblait d'aise et qui me venait de mon frère aîné qui n'avait pas réussi à l'user. Je ne répondis pas car ce garçon était "un étranger" de la commune voisine où la mode et peut-être la nécessité voulaient que l'on portât un sac sur le dos pour se garantir du froid ; d'ailleurs je savais bien que quelques mois plus tard il ne manquerait pas de venir au Pardon de mon bourg et qu'alors, conforté par la présence de mes copains, on réglerait cette affaire d'honneur à la mode de chez nous.

A l'intérieur même de la communauté campagnarde il y avait une sorte de mépris atavique à l'égard des "gallos" pour plusieurs raisons plus ou moins valables. D'abord les relations étaient difficiles parce qu'ils ne parlaient pas notre langue, ensuite parce que leurs manières de vivre étaient un peu différentes des nôtres, enfin parce que de tempérament peut-être plus docile, ils avaient été "importés" par les propriétaires terriens. Ceux qu'on nommait "gallos", en terme général, n'étaient pas forcément des bretons non bretonnants mais bien des "Gall", des français venus de départements voisins ou même du département du Nord pour une famille. Une ou deux familles se fixèrent définitivement et sont bien intégrées ; ce qui n'empêche pas, qu'il y a peu de temps, retrouvant un camarade d'enfance et énumérant tous ceux qui avaient à peu près notre âge, il me dit, ne se souvenant plus d'un nom, "mais si, tu sais, le gallo de ...!".

Les cultivateurs qui pourtant à cette époque vivaient médiocrement de leur terre, parfois dans des conditions d'inconfort quasi moyenâgeuses conservaient une sorte d'orgueil de leur profession qui les poussait à mépriser tout ce qui était étranger à leur état ou, du moins, tout ce qui ne requerrait pas dans l'exercice de la profession de puissants biceps. Au fil des années cette fière attitude des paysans de chez nous s'est bien émoussée mais il restera toujours en nous les traits caractéristiques de nos ancêtres Celtes. Bien sûr, il n'est plus là le tailleur d'habits dont je me souviens, assis à croupetons sur son banc-coffre et qui du matin au soir cousait à fines aiguillées les costumes de drap très dur qu'on ne mettait qu'aux beaux jours de fêtes ou aux enterrements. Comme on le méprisait bien ce brave homme au point d'en oublier, pour lui et les siens, son patronyme ; ils étaient : Pierre, Alphonse, ..., "Kemener", le tailleur, et c'est tout. Il ne semble pas qu'il ait manqué de travail bien que chaque homme ne se fit confectionner dans sa vie que deux, quelquefois trois, costumes. Celui du mariage bien souvent trop étroit quand on avait "forci" en prenant de l'âge et qui devenait la propriété du fils ou du jeune frère. Blanc et noir, garni de deux rangées serrées de boutons de cuivre, il était très beau avec ses manches blanches dont le bas était orné de velours noir. Il était très habile mon tailleur et si on l'appelait "Kemener dû", le tailleur noir, c'est que tout ce qui était en apparence de caste inférieure était taxé du qualificatif noir. Peut-être, comme certains le prétendent, autrefois les tailleurs étaient-ils, comme les condiers, des descendants de lèpreux, nos "cacous", nos intouchables des siècles lointains ? De toute manière il accomplissait un métier de femme tant il semble bien que dans l'esprit des bretons d'autrefois c'était déshonorant pour un homme de tenir une aiguille. Heureux encore quand l'appellation méprisante ne s'accompagnait pas d'une comptine insultante que les enfants répétaient sur un air qui n'a sans doute pas varié depuis des siècles.

"Un kemener en desk un dein,
un vousillen kaoc'h ha nitra kein." qu'on peut tra-
duire, approximativement, car chacun sait que le langage des bretons
est souvent très "dru" !

"Un tailleur n'est pas un homme,
une bouse de ... et rien de plus."

Pour d'autres motifs qui avaient pris naissance dans
une vieille méfiance qui devait dater des famines d'antan le meu-
nier, lui, était accusé de prélever une part trop grande de la
farine provenant du grain qu'on lui avait confié. L'usage interdit,
depuis la Révolution, existait encore qui permettait aux meuniers
des petits moulins de prélever pour leur salaire une part de son et
de farine et il est probable que la tentation était bien forte
pour lui d'avoir comme on disait, la main lourde. Là, la colère
populaire était plus justifiée et elle se traduisait, par la voix
des poètes encore, en une autre comptine que je ne traduirais pas
volontiers.

"Melinier, laer, laer,
pochat bled d'al toul he raer."

"Meunier, voleur, voleur,
sac de farine au t...de son c...".

De ces petits moulins il n'existait plus que deux
ou trois spécimens dans mon enfance tant les minoteries de la vallée
du Blavet avaient monopolisé la mouture des grains ; et encore nos
meuniers, réduits à ne plus fournir que des moutures servant à
la nourriture des animaux ou de la farine de blé noir, devenaient-
ils en plus cultivateurs ou même distillateur ambulant comme l'un
d'entre eux.

Les "pilhaouerieu", chiffonniers ambulants, bien que
considérés comme étant de race vile, n'étaient pas trop chansonnés
parce qu'ils étaient porteurs de nouvelles jusqu'au fin fond des
hameaux. Ils savaient tout, ces errants : les deuils, les querelles,
les intrigues matrimoniales, le prix des denrées en ville et aussi,
parfois, des histoires du passé que l'on appréciait beaucoup. Ils
habitaient les faubourgs de la ville voisine où leur commerce de
chiffons, ferrailles, vieux os, leur permettait de vivoter et leur
laissait assez de temps pour distraire par leur faconde les cultiva-
teurs qui voulaient bien les héberger dans leur grange pour la
nuit et qui allaient même jusqu'à leur offrir la soupe du soir ac-
compagnée de bonnes rasades de cidre qui déliaient les langues.
Les récits, anodins d'abord en présence des enfants, avaient trait
aux menus faits divers, au prix des oeufs ou du beurre au marché du
lundi. Dès que les jeunes étaient endormis dans leurs lits clos,
on abordait les choses plus confidentielles ou parfois osées que,
bien entendu, il ne fallait pas répéter ! Cela allait du dernier

scandale raconté par la gazette locale jusqu'à la fortune supposée de telle ou telle famille en passant par les on-dit relatifs à telle ou telle fille à marier. Bien entendu il ne fallait pas répéter qu'on avait "trouvé" la Marie ou la Julie de tel ou tel village en compagnie suspecte de tel ou tel garçon au coin du bois. Bien entendu, les racontars débités par le bavard étaient proportionnés à la façon dont il avait été reçu dans la famille dont il parlait. La Joséphine, à l'entendre, était ou n'était pas une fille convenable selon qu'on lui "avait bien rincé la dalle" ou qu'on l'avait rudement mis à la porte s'il avait déjà médité de la fille ou de sa famille. Bien entendu la mauvaise langue du bonhomme était très connue et, le plus souvent, on se gardait bien de lui faire mauvaise figure lorsqu'il demandait l'asile du soir, on lui vendait même quelques ferrailles et guerilles, des peaux de lapins tendues sur des branches courbes. Les prix étaient très variables, les cours de la peau de lapin changeaient souvent à la baisse et la ferraille, pourtant rare, ne valait pas grand chose surtout que le vieux peson dont il se servait était odieusement faux. Quelques sous pour les gamins et c'était tout, le colporteur ne repasserait pas dans quelques mois et d'ici là on aurait eu le temps d'oublier ses médisances, même la famille de la fille qu'il avait calomniée aurait eu le temps d'oublier ou feindrait de le faire.

Ce pays semblait de mœurs assez austères mais, tout compte fait, les cancans du colporteur-chiffonnier n'étaient pas toujours dénués de vérité et ceci me fait penser à la dernière histoire de mon curé. Elle n'était pas "piquée des hannetons" non plus celle-là ! Mon père ne me le répéta que de nombreuses années après l'avoir écoutée lui-même.

Un jour que, par hasard, il chassait seul, dissimulé par un buisson sur un talus, près d'un hêtre où les pigeons ramiers venaient se poser à la saison des faînes, le vieux recteur vit dans le landier qu'il dominait deux "pigeons" d'une espèce toute différente dont il ne révéla jamais l'identité. Au moment où un "vilain péché" allait s'accomplir, au lieu de se montrer, il tira en l'air. Au souvenir de la fuite éperdue des tourteraux sa bedaine se soulevait, paraît-il, des soubressauts d'une énorme rigolade. Un peu rabelaisien il racontait à d'autres ses exploits de chasseur et intriguait énormément quand il prétendait beaucoup chasser "... les bêtes à deux dos" dont seuls les rares initiés étaient capables de connaître la nature. Il ajoutait, pour ses amis que jamais les deux pêcheurs ne vinrent se confesser à lui mais, qu'après tout, ils avaient bien pu aller chez un de ses confrères !

Mais revenons à nos artisans. Le forgeron, lui, jouissait de la plus grande estime de la part de ses concitoyens parce qu'il travaillait le fer, matière noble aux yeux des paysans qui avaient à chaque instant besoin des services du maréchal-ferrant tant pour ferrer leurs chevaux que pour refaire le soc ou le coutre de leur charrue. Et puis dans le clair-obscur de la forge, le forgeron, rimbé de fumée, avait un aspect féérique ou démoniaque qu'accroissait l'incantation sonore de l'enclume. Le fer brut se tordait,

devenait coudre ou bien houe par une sorte de miracle qui impressionnait les âmes naïves tant, dans cet antre rougeoyant, tout semblait s'accomplir avec une dérisoire facilité ! Tout semblait magique près de l'enclume en des temps où on croyait encore à cette fameuse magie dont on racontait toujours des exemples bien précis et aussi parce que beaucoup n'avaient pas encore digéré tout ce qu'on leur avait raconté sur le feu de l'enfer, l'apocalypse. La forge, le feu, le bruit du marteau sur l'enclume, le fer qui se tordait ou s'aplatissait, l'odeur du charbon et ce monstrueux soufflet qui ne cessait de siffler et de geindre tout était à la fois terrifiant et rassurant pour le spectateur assidu que j'étais. J'aimais cette odeur de fer chaud trempé brusquement ou par degrés prudents dans le bac d'eau froide, la puanteur de la corne brûlée lorsque Job ferrait un cheval. Quand les vents d'ouest rabattaient vers l'école ces odeurs des jours de ferrage, peu avant la sortie de quatre heures, c'était à celui qui arriverait le premier à la forge pour admirer l'adresse du maréchal et la force du paysan qui, à l'aide d'une grosse lanière de cuir, tenait à bonne hauteur la patte de son cheval, docile quand c'était un habitué des lieux mais difficile et hennissant lorsque c'était une jeune bête à ses premiers ferrages. Le jeudi Job accueillait volontiers, pour actionner le grand soufflet, les gamins désœuvrés qui traînaient par là et je ratais rarement l'occasion qui me permettait, en me rendant utile, d'admirer l'habileté de l'artisan tout auréolé d'étincelles qui jaillissaient à chaque coup de marteau. Après l'inévitable enfumage il fallait rentrer à la maison et ce n'était guère triomphal parce que ma mère n'avait pas besoin d'une longue inspection pour constater la noirceur de mes mains et de mon visage. Il fallait débarbouiller tout cela bien vite avant que ne rentre mon père et, je l'avoue, je préférerais l'odeur de la forge à l'eau froide et au savon qui pique.

Mais tout ceci, hélas, n'existe plus et les vieilles forges où se scandait tout le rythme de la vie campagnarde sont remplacées par de modernes garages. Il n'y a plus de chevaux, plus d'odeur de corne brûlée, de claquements de fouets et s'il reste des jurons ils ne sont plus adressés qu'à des soupapes ou à des pots d'échappement récalcitrants. Je me demande bien quels seront les souvenirs olfactifs et auditifs des jeunes générations mais j'ai tort sans doute car désormais leur transistor les accompagne partout, au champ et sur le tracteur, tandis que le soir la télé remplace depuis longtemps le vieux conteur au coin de l'âtre.

Du boulanger on disait peu de chose parce qu'à une époque assez récente, si le cultivateur ne se servait plus guère de son four particulier, il pétrissait encore sa pâte à pain, la disposait dans des panneaux, pour la faire cuire dans le four du boulanger profitant, pour un prix convenu et avantageux, de la fournée quotidienne. Dans le four du boulanger, la braisette bien râclée et le pain cuit à point, on cuisait aussi les savoureux pâtés confectionnés par la fermière ou la charcutière villageoise quand on sacrifiait le cochon. Toute la population avait été dûment avertie par les hurlements du malheureux goret éborgné sur une espèce de banc à pieds courts disposé sur l'aire de la ferme ou tout simplement dans la rue du village et puis un peu plus tard par la suave odeur

émanant du four. A défaut d'abattoir il y avait des tueurs itinérants qui savaient tout faire depuis l'horrible égorgement jusqu'à la confection de toute cette cochonnaille savoureuse qui n'existe plus guère que dans la mémoire des gens âgés. Souvenirs aussi que le bon beurre qu'on achetait à la ferme, ragoûts somptueux mijotés dans les énormes chaudrons rustiques pour les pantagruéliques repas de noces et tant et tant de bonnes choses dans ce pays pauvre ; peut-être si bonnes d'ailleurs parce que le pays était pauvre et que personne ne pouvait se permettre de gaspiller. Les jours fastes quelques garçons qui avaient pu conserver au fond de leur poche un ou deux petits sous de bronze sortaient, rouges de béatitude, du café-épicerie-charcuterie, nantis d'un cornet en papier graisseux plein de ces restes grillés provenant de la fonte du saindoux qu'en breton nous nommons "krasonnet" et qui, salés étaient un régal incomparable.

Les petits commerces du bourg et des villages situés au croisement des routes accumulaient les qualificatifs bistrot-épicerie-dépôt-de-pain-charcuterie-occasionnelle sans oublier d'être aussi "la salle de danse" où, de temps à autre, le dimanche, se retrouvaient les jeunes du voisinage s'essayant à des danses modernes au son d'un accordéon poussif qu'accompagnait parfois le crin-crin d'un violonneux. Le biniou et la bombarde réservés aux ébats en plein air, les jours d'été, à l'occasion de la fête communale distincte du Dimanche qui ne donnait lieu à aucune réjouissance profane. C'est le dimanche que se rencontraient au bourg, à l'issue de la messe, les parents ou amis qui fêtaient leur rencontre dans l'un des nombreux cafés - (il y en avait une demi-douzaine dans ce petit bourg) -. Comme à la messe, les hommes d'un côté buvant leur coup de "raide" et les femmes de l'autre dégustant le café qu'on leur avait servi dans de curieux verres à pied au fond très épuis et à la haute corolle. Ces petits bistrots étaient le domaine des femmes et le mari, en général un artisan, y était assez mal toléré en raison de sa propension à se servir trop souvent et trop copieusement les rasades matinales d'eau-de-vie, on le renvoyait bien vite à son atelier où le travail ne pressait que rarement. Il régnait une odeur extraordinaire dans ces boutiques campagnardes où les effluves d'alcool se mêlaient à celles du poivre et du café qu'on broyait dans un énorme moulin fixé au comptoir, s'ajoutaient le parfum des andouilles qui achevaient leur séchage pendues dans la grande cheminée où brûlait sans arrêt un petit feu de bois. Cette odeur était si différente de l'une à l'autre que, commissionnaire attentif pour ma mère, j'aurais pu dire les yeux fermés si j'étais chez Rosalie ou bien chez Yvonne surtout que chez la première on vendait aussi du tabac à l'odeur puissante quand il s'agissait de "tabac-carotte" que chiquaient les vieux.

Les jeunes auront peine à croire que, dans bien des petites fermes, on cohabitait encore souvent avec les animaux domestiques et qu'au mieux n'était-on séparé d'eux que par une mince cloison de planches. On s'habitua vite d'ailleurs à l'odeur puissante des vaches dont la chaleur venait s'ajouter à celle de l'âtre où régnait la crémaillère à laquelle on pendait le chaudron où mijotait la soupe au lard, habituel menu des paysans de l'époque qui ne se permettaient la viande de boucherie que le dimanche. Cette atmosphère moite fut, en des temps lointains du 18ème siècle, quand des hivers d'une épouvantable intensité firent mourir, de froid ou de faim bêtes et gens,

la sauvegarde des paysans et, à travers les temps, un peuple se souvient toujours des maux endurés par les ancêtres. Dans la journée, pour faciliter le va-et-vient continu, la porte de la maison restait ouverte sans crainte des voleurs et n'était fermée à double tour que celle du cellier-cave à cause des barriques et aussi du charnier ventru. A part le cidre et le lard qu'aurait-on pu voler si l'armoire massive était, elle aussi, bien bouclée et sa clé cachée dans un endroit sûr, connu des seuls maîtres ? Quand les volailles et même le cochon se faisaient trop envahissants survenait la fermière et, "Chou !", la gent caquetante et maître goret s'enfuyaient bruyamment pour revenir un peu plus tard si la maîtresse de maison n'avait pas fermé la partie basse de la porte à double battant. Les soirs d'hiver, en souvenir des peurs anciennes, on tirait le verrou. Dans le calme, le silence des champs, la paix du repos on prenait place sur les bancs, près du feu qu'on ragaillassait d'un fagot. Les vieux fumaient leur pipe en terre ou achevaient la chique du jour, les plus jeunes s'entretenaient du travail du lendemain et bientôt le silence s'appesantissait sur le village jusqu'au prochain chant du coq.

Les soirs d'été il en allait tout autrement et le repas du soir achevé, à la nuit tombante, la famille goûtait le repos, près de la porte, sur le vieux banc de bois ou de granit. La coutume voulait qu'on ne laissât personne passer sur le proche chemin sans lui adresser la parole, même si on l'avait déjà vu dans la journée, d'une façon très laconique. "Oeit é ho koein ?". Littéralement cela signifie : "Votre repas est allé ?" avez-vous dîné ? et attirait l'invariable et aussi brève réponse : "yè oeit é", oui il est allé, et ceci suffisait à l'entretien des relations de bon voisinage. Ou bien, à l'inconnu de passage, on demandait : "ho monet ?", vous allez ? C'était une simple constatation sans trace de curiosité qui attirait l'invariable réponse : "yè, eh an", oui, je vais ! Il reste que les plus familiers prenaient place sur le banc ou le seuil et poursuivaient la conversation un peu plus longuement, profitant du seul moment de la journée où le temps ne leur était pas trop compté en ces jours de moisson ou de fenaison.

Pour aller d'un hameau à l'autre il y a maintenant des routes bien pratiques qui se ressemblent toutes, les vieux chemins de terre disparaissent dont les riverains peu scrupuleux s'emparent ou qu'ils délaissent en les livrant aux ronces et à l'ajonc envahissants. Pourtant ces sentiers et chemins creux méritaient un meilleur sort et si quelques citadins essaient de remettre en valeur ce qu'ils nomment des "circuits pédestres", les jeunes campagnards ne les connaissent plus si leurs tracteurs ne peuvent les emprunter. Pourtant qu'il y a d'histoire accumulée dans ces lieux qui conservent la trace des aïeux : ponts sommairement construits de quelques dalles, vieilles croix de granit érigées après un accident ou un autre drame ou par simple piété pour marquer un croisement de chemins. Pourtant il est bien à plaindre celui qui oublie son identité et ses racines, le parfum de notre vieille terre souvent vaincue mais jamais asservie, celui qui ne sait pas tout ce qui constitue, dans un passé lointain

parfois dont on retrouve tant de traces, les joies et les peines, la misère et la fierté des anciens ! La ville a gagné, on lui emprunte tout désormais, même son langage, sa trivialité et ses "boîtes". On n'a plus à la campagne la raillerie facile à l'égard des concitoyens qui, partant travailler en ville, ou "kosté Chartres", en Beauce, en oubliaient paraît-il leur langue maternelle et même se moquaient des façons de vivre de ceux qui étaient restés au village. Ces gens là n'appréciaient plus l'hospitalité qu'au temps où ils pouvaient prendre des vacances ou bien quand sonnait l'âge de la retraite et que la maison de famille était devenue libre. Ils reprenaient alors les habitudes de leur jeunesse ce qui confirmait bien les paroles, que je comprenais mal à l'époque, que prononçait mon vieux curé en parlant de ceux là qui jugeaient démodées les pratiques religieuses : "Et pourtant il leur restera toujours un peu de fumier aux souliers"...!

Il est vrai que de longues années passées loin du pays, l'impossibilité d'en parler la langue, émoussent souvent le désir de s'exprimer autrement qu'en français ; d'ailleurs dans ma petite commune le breton a regressé de façon spectaculaire depuis la dernière guerre surtout parmi les jeunes. Il y a peu d'années les anciens préféraient encore s'entretenir, converser en breton et j'en fis une assez humiliante expérience. Me promenant à travers champs, de bon matin, je rencontrai un vieux cultivateur que je connaissais depuis toujours et que je saluai en français - qu'il connaissait fort bien - sans y voir d'impolitesse et fus étonné de n'en point recevoir de réponse. Un peu vexé j'allais m'éloigner quand je l'entendis dire : "ne unavet ken er brehonnek ? ", vous ne savez plus le breton ? Je mesurai ma bétise quand le vieux se mit alors en devoir de me parler.. en français et que, moi, je n'eus pas le courage de répondre en breton ! Il venait de me donner une rude leçon !

Il y a tant de délicatesse et de politesse qui se perpétuent à la campagne même en nos temps outranciers qu'on prend souvent, chez le paysan de chez nous, pour de la timidité ce qui est discrétion et politesse. Malgré les "médias", je crois qu'on ne pourra jamais tarir les sources de notre celtitude.

Voilà les réflexions que m'inspire un passé encore assez proche et je veux croire que pas mal de mes compatriotes y retrouveraient la sève du vieux pays où régnait autrefois hospitalité et confiance, dureté et bonté, pauvreté mais fierté. Et puis aussi le caractère assez moqueur s'y retrouve toujours et quand les gens du pays avaient fini de se gausser des tailleurs et des meuniers, quand la dure vie les tenait à la gorge ils s'adressaient à Dieu lui-même qui tolérait qu'il y eut tant de misère ici-bas. Ils le faisaient en paroles ironiques et plaisantes sous lesquelles perçait tout de même un peu de révolte augmentée de fatalisme amer.

"En Aotrou Doué en des laret d'en peur :
ma ~~re, hme~~ ket chistr, évet deur !"
~~W. G. H.~~

"Le Seigneur Dieu a dit au pauvre :
si vous n'avez pas de cidre, buvez de l'eau !"

Ainsi que je l'ai dit, une franchise directe, assez brutale parfois régnait ici. On n'aimait guère le mensonge, la dissimulation, les faux-fuyants et par dessus tout les variations des opinions politiques. Il y avait les familles des "blancs" et celles des "rouges" et les dissidents de l'un ou l'autre bord étaient mal considérés et soupçonnés de plier l'échine par intérêt. Changer son drapeau d'épaule c'était suspect. De ceux-là on disait :

"E ma evel ki Madam' :
pé gar, e gam !"

"Il est comme le chien de Madame :
il boîte quand il veut !"

Le vieux curé était parti depuis longtemps ; vieux à son tour, le "Skolaer vras" prit aussi sa retraite mais demeura au pays où il avait enseigné pendant près de quarante ans. Sa fille aînée et son gendre le remplacèrent pendant de nombreuses années encore de telle sorte que, depuis sa création, admirable exemple de fidélité dont les cas sont rares, la même famille dirigea école et mairie très longtemps.

Pendant près de cinquante ans il fut donc le témoin actif de la vie de la commune et put l'amener, sans éclats ni heurts mais avec patience vers une ère de progrès. Ce ne fut pas aisé du tout car, sous la République, les instituteurs et les curés n'étaient pas éligibles. Il ne devint donc jamais maire d'une commune qu'il avait tenue à bout de bras mais, par l'entremise de ses amis ou anciens élèves, il put aider les idées novatrices à s'installer doucement. Ce ne fut pas facile parce que, au début du 20ème siècle, la commune avait accumulé un retard considérable sur la plupart des pays voisins. Les raisons étaient assez nombreuses mais provenaient surtout de la pauvreté du sol et du défrichement très insuffisant de landes et de bois réservés aux territoires de chasse des anciens maîtres des lieux, et puis que sur ces terres agricoles morcelées à l'extrême il fallait tant d'efforts que toute ouverture vers une vie plus sociale était impossible. Il faut bien savoir qu'au début du 20ème siècle on n'y vivait pas mieux dans certaines petites fermes ou "tenues" qu'au 18ème, juste avant la Révolution. L'habillement était le même, la nourriture aussi, le mobilier ne s'était guère amélioré, pas plus que les instruments aratoires. En plus il semble bien, si on consulte les registres d'état-civil, d'après 89, que la même classe sociale continua à soumettre la majeure partie de la population à sa discrétion mais, cette fois, par bourgeoisie interposée. Le paysan lui-même, très timoré, ne tenait pas du tout à changer la vie, craintif après cette masse de contraintes qui avaient pesées sur lui au cours des âges, il restait lié à une somme inouïe de préjugés et de superstitions.

.../....

C'est l'après-guerre 1914-1918 qui vit s'amorcer des changements importants dans la mentalité des paysans qui constituaient encore la très grande masse de la population. Ceux qui étaient revenus de la tourmente avaient vu "autre chose" et supportaient moins bien certaines contraintes. Ils virent aussi les progrès du machinisme agricole et on a de la peine à imaginer combien la charrue Brabant, remplaçant l'antique araire put accroître les surfaces cultivées et les rendements ; combien la batteuse mécanique abrégéa les temps de travail et améliora la qualité des récoltes soumises jusqu'à cette époque à l'antique fléau sur l'aire à battre. Il reste quelques témoins de ces temps révolus qui furent les pionniers des amendements calcaires, cette chaux qu'il fallait aller prendre en vrac à la gare dans des tombereaux qui laissaient sur la route de longues traînées blanches. Puis vinrent les engrais chimiques qu'au début on hésitait à employer comme on avait eu peur de la chaux et dans les deux cas c'est à l'instituteur qu'on venait demander conseil. Il créa, avec deux ou trois cultivateurs, ses anciens élèves, des champs expérimentaux où étaient testés amendements et engrais fournis par les services de l'agriculture et même certaines usines à leurs débuts. Tout ceci pour prouver qu'employés judicieusement ces produits ne "brûlaient" pas le sol comme certains voulaient le faire croire.

C'est à cette époque de mutations sociales nombreuses qu'il fallut au maître d'école une patience à toute épreuve pour supporter les vexations administratives qui ne lui manquèrent pas tant dans ses fonctions de directeur de l'école que dans celles de secrétaire de mairie. Il lui fallait se faire respecter par une nouvelle race d'hommes politiques puissants secrétés par la guerre à laquelle ils avaient participé surtout "dans les affaires" ce qui suffisait souvent, par l'argent, à leur conférer honneur et puissance. Dans cette période trouble qui succède à toutes les guerres, bien des hommes déjà établis en politique ou qui, assez riches, désiraient s'y faire une place, venaient solliciter son appui ou sa neutralité bienveillante à l'approche des élections. S'il était fort indépendant dans ses opinions politiques et si la docilité et la neutralité sollicitées, souvent accompagnées de menaces voilées ou de vagues promesses ne lui convenaient guère, il en subissait de toute façon les avatars après les élections. Le candidat dépité ou l'élu imbu de sa puissance toute neuve lui assénaient qui sa haine en allant se plaindre "en haut lieu" ou, pour le second, l'expression de son indifférente sollicitude.

Il en conserva comme beaucoup de serviteurs de l'Etat dans nos campagnes une intense amertume mais aussi, heureusement, une expression philosophique de la vie qui lui permettait de sourire ironiquement quand ces messieurs les riches élus - car il fallait presque toujours être riche pour être élu à la campagne sous la 3ème République - venaient, bien rarement au pays pour condescendre à donner aux "ploucs" quelques explications des mirifiques projets qu'ils n'avaient pu faire aboutir.

Jusqu'à ces derniers jours il conserva la fierté de l'oeuvre modeste mais efficace qu'avec beaucoup de ses semblables il avait accomplie, la joie aussi d'avoir longtemps conservé dans sa petite commune une grande liberté de pensée qui était le résultat d'une alliance intelligente, contre vents et marées, avec le recteur de la paroisse... tant que, là aussi, un certain modernisme offensif, une nouvelle manière de penser et d'agir n'aboutit à la situation déplorable que nous connaissons actuellement. Mais laissons ceci puisque celui qui porta la soutane et celui qui porta la "lolotte" ne sont plus de ce monde et que même leur souvenir va s'effaçant au fil des ans pour ne nous souvenir que du principe qui leur fut commun :

*"Assez de sagesse pour ne pas voler trop haut
mais assez de vertu pour voler droit".*

oooooooooooooooooooooooooooo